

n

**LES INSCRIPTIONS
DE LA PERSE ACHÉMÉNIDE
ET LEURS TRADUCTIONS**

par

Nazila Khalkhali

Sous la direction d'Annie Brisset

**Thèse soumise à la
Faculté des études supérieures et postdoctorales
Dans le cadre des exigences du programme de
Maîtrise en traductologie**

École de traduction et d'interprétation

Université d'Ottawa

© Nazila Khalkhali, Ottawa, Canada, 2011

Table des matières

Résumé.....	3
Abstract.....	4
Remerciements.....	5
Introduction	6
L'arrière-plan historique.....	9
Les Achéménides : «traduction retour».....	12
Questions de méthodologie.....	14
Chapitre 1- les inscriptions achéménides : mémoire linguistique de l'Empire perse	17
L'Empire Perse.....	18
Les langues de l'Empire achéménide.....	28
Les inscriptions achéménides.....	36
Chapitre 2 – Les inscriptions achéménides en Europe	44
Les inscriptions au service d'une archéologie des langues.....	44
L'écriture cunéiforme des inscriptions.....	47
Le décodage des inscriptions en Europe.....	49
Après 1904.....	64
Chapitre 3. L'Iran moderne : traductions retour	68
Deux courants identitaires : deux mémoires du passé.....	68
La Perse achéménide au service d'une identité pré-islamique.....	72
Le cylindre de Cyrus et sa traduction.....	76
Le mouvement des « traductions retour » : 1971-2009.....	82
Pour conclure.....	101
Conclusion	102
Bibliographie	109
Bibliographie générale.....	110
Bibliographie des ressources électroniques.....	114
Annexes	117
Annexe. Tableau généalogique des Achéménides.....	118

Résumé

Depuis plusieurs décennies, on assiste en Iran à un regain d'intérêt pour la Perse ancienne, en particulier pour la dynastie des Achéménides (550-330 av. J.-C). De ce vaste empire qui s'étendait sur tout le plateau iranien jusqu'à l'Inde et qui fut conquis par Alexandre, il ne reste plus que des vestiges parmi lesquels un ensemble d'inscriptions cunéiformes gravées sur la paroi des rochers ou sur les monuments de l'époque. L'étude porte sur les deux grandes périodes historiques où la traduction accompagne l'intérêt porté à ces vestiges: c'est d'abord le moment orientaliste de leur découverte, puis l'Iran moderne des Pahlavi suivi de l'actuel régime islamique. À la faveur du mouvement orientaliste européen, les inscriptions achéménides ont attiré l'attention des archéologues et suscité la curiosité des philologues au XVIII^e siècle et surtout au XIX^e siècle. Rédigées simultanément en plusieurs langues (vieux perse, élamite et babylonien), ces inscriptions ont peu à peu été déchiffrées et traduites vers les langues européennes, en particulier vers l'allemand, l'anglais et le français. Jusqu'à une époque récente, elles sont demeurées opaques pour les Iraniens : héritiers de ce brillant empire, ils n'en comprenaient plus les langues. C'est à partir des années 1970, sous l'impulsion du dernier shah d'Iran que débute la traduction systématique de ces inscriptions vers le persan moderne et, plus généralement, des travaux orientalistes sur la Perse ancienne. Le phénomène s'est ralenti au moment de la Révolution islamique (1979), mais il a repris de sa vigueur avec le durcissement du régime des mollahs. Depuis quelques années, le secteur privé de l'édition publie une abondance de traductions vers le persan d'ouvrages sur la période achéménide initialement publiés en Europe. Ces « traductions-retour » remplissent une fonction identitaire et politique en soutenant le courant nationaliste et réformiste contre un régime qui s'efforce d'occulter le passé préislamique de l'Iran.

Abstract

Over the past several decades in Iran there has been a renewed interest in ancient Persia, particularly in the most glorious and innovative period: the Achaemenid dynasty (550-330 BC. J.-C). From this vast empire that stretched across the Iranian plateau—from Greece and Egypt to India and conquered by Alexander the Great—only vestiges remain, including cuneiform inscriptions engraved on rock walls or on the monuments of that time. The research focuses on two historical periods: the eighteenth and mainly the nineteenth century when the Persian culture attracted the attention of European archaeologists and philologist-translators, and modern Iran before and after the Islamic revolution. Written simultaneously in several languages (Old Persian, Elamite and Babylonian), the Achaemenid inscriptions have progressively been decrypted and translated into European languages notably German, English and French. Until recently, the inscriptions remained obscure to Iranians, descendants of the Persian empire with no knowledge of these ancient languages. In the 1970s the last Shah of Iran encouraged the systematic translation of these inscriptions into Modern Persian as well as the works of European orientalists on Ancient Persia. The translation phenomenon slowed down during the Islamic Revolution (1979) but regained momentum with the radicalisation of the Islamic regime. For several years, private publishing houses have published an abundance of translations on the Achaemenid period initially published in Europe into Persian. These ‘back-translations’ fulfil an identity and political function because they support the current nationalist and reformist movement against a regime bent on eclipsing Iran’s preislamic past.

Remerciements

Comme le veut la tradition, je vais tenter de satisfaire au difficile exercice de la page des remerciements, peut-être la tâche la plus ardue de ces années de thèse. Je remercie par avance ceux dont le nom n'apparaît pas dans cette page et qui m'ont aidée d'une manière ou d'une autre.

La première personne que je tiens à remercier est Mme Annie Brisset, ma directrice, qui a su me laisser la liberté nécessaire à l'accomplissement de mes travaux, tout en y gardant un œil critique et avisé. Plus qu'une directrice, je crois avoir trouvé en elle une amie qui m'a aidée aussi bien dans le travail que dans la vie lorsque j'en avais besoin. Elle a toujours montré de l'intérêt pour mes travaux et répondu à mes sollicitations lorsque le besoin s'en faisait sentir. Le regard critique qu'elle a porté sur mes travaux ne peut que m'encourager à être encore plus perspicace et engagée dans mes recherches. Je lui suis reconnaissante du soutien sans cesse renouvelé dont elle a fait preuve à mon égard ainsi que du temps qu'elle m'a consacré.

Je remercie évidemment ma famille pour son irremplaçable et inconditionnel soutien. Tous ont été présents pour écarter les doutes, surmonter les découragements et partager les joies. Cette thèse est un peu la leur. Merci à ma fille Shayvard, à ma mère Parvine qui m'a encouragée durant toute ma vie. «*Faire une thèse*» est une échappée solitaire au milieu de compagnons de fortune (ou d'infortune). On ne se rend pas toujours compte à quel point ils peuvent être importants dans le travail et dans la vie, jusqu'au jour où l'on se sépare. Ici il me faut rappeler mon défunt oncle le Professeur Parviz Malek-Ahmadi qui m'a incitée à continuer mes études et mon défunt Professeur Ahmad Tafazzoli qui m'a inspiré la rédaction de cette thèse.

Je remercie mes amis iraniens, surtout Monsieur Kamran Fani qui m'a encouragée à traduire le livre qui a été le point de départ de cette étude. C'est aussi lui qui m'a généreusement fourni des informations indispensables de la bibliographie persane.

Introduction

Cette étude a pour point de départ ma propre traduction en persan du livre de Pierre Lecoq intitulé *Les Inscriptions de la Perse achéménide. Traduit du vieux perse, de l'élamite, du babylonien et de l'araméen*.¹ Ce livre contient non seulement une traduction française des inscriptions achéménides dans leur intégralité, mais aussi une « synthèse de tous les aspects de la culture des anciens Perses (histoire, religion, institutions), telle qu'elle se présente dans les inscriptions » (Lecoq 1997 : 9). C'est pourquoi dans le domaine de l'iranologie, ce livre fait référence, y compris en Iran.

Orientaliste éminent, directeur d'études de linguistique et de philologie iraniennes à l'École des Hautes Études, Pierre Lecoq enseigne également l'épigraphie du vieux perse à l'École du Louvre. Ce n'est pas la première fois que les inscriptions sont traduites dans une langue européenne. Depuis le XVII^e siècle, les inscriptions ont constitué un des champs les plus fertiles de la recherche archéologique et philologique en Europe. La traduction en persan d'un livre qui présente le passé ancien de l'Iran à partir des inscriptions achéménides n'est pas un travail simple. Elle exige une compréhension profonde de la période achéménide, ce qui m'a conduit à entreprendre une vaste recherche dans le domaine pour comprendre certains passages des inscriptions ainsi que leur contexte. Cette traduction m'a été proposée par deux maisons d'édition. Le fait que deux éditeurs qui publient en persan se sont simultanément intéressés à l'ouvrage de Pierre Lecoq, à savoir Farzan Rouz à Téhéran et l'Iran Heritage Foundation à Londres, sont un

¹ Paris, Gallimard, L'Aube des peuples, 1997; tr. N.Khalkhali, Téhéran, Nashr-o-Pazhuhesh e Farzan Rouz & Iran Heritage, 2003.

indice de l'intérêt porté aux inscriptions achéménides. Mais le témoignage le plus marquant de cet intérêt est que la traduction persane a été rééditée trois fois depuis sa parution initiale en 2003, soit en l'espace de quelques années seulement.²

Avant de retraduire les inscriptions en persan moderne, j'ai lu les précédentes traductions anglaises et persanes faites par les philologues et traducteurs britanniques et persans. La seule traduction anglaise complète, celle de Kent, remontait à 1953. Les traductions persanes ne présentaient pour leur part qu'une partie des inscriptions, principalement celle du cylindre de Cyrus le Grand et celle de Bisotun. Pour traduire l'ensemble et des inscriptions achéménides regroupées dans le livre de Lecoq, je me suis familiarisée avec le cunéiforme des originaux pour être mieux en mesure de trouver les équivalences persanes. De plus, je me suis personnellement rendue sur les sites archéologiques : Chiraz, Persépolis, la tombe de Cyrus le Grand à Pasargades, Hamadān (Ecbatane), le palais de Suse, Ganj-nāme et Naqsh-e-Rostam.

Dans son avant-propos, Lecoq explique que ce livre fait le « bilan de notre connaissance de la culture et de la Perse antique telle qu'elle nous apparaît dans les textes rédigés par les souverains achéménides » (Lecoq 1997 : 9). Le livre contient deux parties : une présentation de l'histoire et de la culture perses sous les Achéménides et la traduction (française) de toutes les inscriptions achéménides relevées à ce jour. La traduction de la première partie demande une connaissance historique de la Perse ancienne. En explorant les bibliothèques et en parcourant la documentation, j'ai trouvé de très nombreuses recherches archéologiques et épigraphiques sur les Achéménides entreprises par des

² Ces rééditions de la traduction persane du livre de Pierre Lecoq ont paru chez les mêmes éditeurs, respectivement en 2005, 2007 et 2009.

Européens (principalement des Britanniques, des Français et des Allemands) ainsi que des traductions persanes d'ouvrages relatifs aux Achéménides³.

Ma curiosité a été éveillée non seulement par l'intérêt des Européens pour la Perse depuis le XVIII^e siècle, mais aussi et surtout par l'attention particulière que les éditeurs iraniens portent à la traduction et à la publication de ce type d'ouvrages depuis quelques décennies. Je me suis demandé pourquoi, d'une part, les érudits européens s'étaient intéressés au passé achéménide de l'Iran et pourquoi, d'autre part, les Iraniens s'étaient mis à solliciter autant la traduction et la publication d'ouvrages sur ce même sujet depuis le début des années 1970. Fait intéressant, les ouvrages des linguistes et des archéologues européens des XVIII^e, XIX^e et XX^e siècles figurent en bonne place dans le catalogue des éditeurs iraniens d'aujourd'hui, car les traductions des philologues occidentaux servent aujourd'hui de relais pour comprendre les inscriptions achéménides. Celles-ci remontent à une époque tellement reculée qu'elles sont devenues incompréhensibles pour les Iraniens d'aujourd'hui

On peut faire l'hypothèse que l'intérêt soudain de la société iranienne pour le passé achéménide n'est pas gratuit et que la réactivation de ce passé remplit une fonction dans le contexte particulier de l'Iran moderne. Le régime théocratique instauré par la Révolution islamique a imposé aux Iraniens une identité fondée sur une histoire tronquée. Tout ce qui relève de la période préislamique tend à être occulté par le régime. On peut donc supposer que la fréquence croissante des traductions d'ouvrages archéologiques et linguistiques sur le passé préislamique de l'Iran est le symptôme d'une résistance de la société (ou tout au moins d'une de ses composantes) contre l'identité qu'on lui impose au

³ En voici quelques exemples : *Old Persian : Grammar, Texts, Lexicon* (R. G. Kent : 1953), *The Persian Empire* (E. Herzfeld : 1968), *The Cambridge History of Iran* (8 tomes : 1984), *The History of Ancient Iran* (R. N. Frye : 1984), *Histoire de l'Empire perse, de Cyrus à Alexandre* (P. Briant : 1996).

prix d'une éradication de la période la plus brillante de son histoire. Autrement dit, on peut supposer que ces traductions présentent un contre-discours identitaire en réaction à celui du régime théocratique, et que la sélection des ouvrages que les éditeurs iraniens décident de faire traduire et de publier est orientée et motivée par un courant social. Ce courant d'opposition s'appuierait alors sur la réappropriation d'un passé qui gêne le régime islamique dans l'inculcation de son idéologie. Mais puisque le mouvement des traductions persanes a commencé sous le régime Pahlavi, on peut supposer aussi que ses enjeux étaient alors différents.

Pour trouver des réponses à ces questions, on se tournera d'abord vers le passé achéménide de la Perse (558-330 av. J.-C.) puis vers sa « traduction » qui se trouve correspondre à deux contextes socio-historiques différents : d'une part, l'étude européenne de l'Orient qui se développe depuis le XVII^e siècle et qui atteint son apogée au XIX^e siècle ; d'autre part, l'Iran contemporain dans le contexte de sa modernisation accompagnée d'affrontements identitaires dont la période consécutive à la chute du régime Pahlavi et à la Révolution islamique marque un des moments de tension intense.

L'arrière-plan historique

À cause de sa longue histoire, l'Iran est un terrain parmi les plus passionnants pour les archéologues. Il possède les vestiges d'une des civilisations les plus anciennes du monde. L'histoire de l'Iran couvre des milliers d'années et remonte aux civilisations antiques du plateau iranien : les Mannéens en Azerbaïdjan (au nord-ouest de l'Iran, X^e-VII^e siècles av. J.-C.), la civilisation de Shahr-i-Sokhte (« Ville brûlée ») dans le Sistan (au sud-est de l'Iran, datant de l'âge de bronze) et celle de Jiroft (au sud-ouest de l'Iran, du III^e au I^{er} millénaire av. J.-C.) ainsi que celle du royaume d'Élam (au sud-ouest, 2500-1600 av. J.-

C.), puis l'empire Achéménide (558-330 av. J.-C.), le règne des Parthes (250 av. J.-C.) et enfin la dynastie des Sassanides (226-651) qui sera la dernière grande dynastie perse avant l'islamisation. Par les bouleversements sociaux, linguistiques et culturels qu'elle a engendrés, l'invasion arabe (637-651) a ouvert un nouveau chapitre dans l'histoire de l'Iran. Étant donné que les différentes occupations étrangères de l'Iran ont conduit à une crise de son identité, les historiens s'entendent sur le découpage de l'histoire du pays en fonction des invasions étrangères – par les Grecs, les Arabes, les Mongols et les Turcs – qui se sont finalement soldées par une destruction de la culture ancienne de l'Iran (Boyce 1968 : I, 110).

La dynastie achéménide sur laquelle porte l'étude qui va suivre est une des plus anciennes. Elle a régné sur l'Iran pendant plus de deux siècles (558-330 av. J.-C.). Dispersé sur un territoire qui s'étend de l'Afghanistan jusqu'à l'Égypte, l'Empire achéménide est considéré comme le tout premier empire de la Perse antique. Il en subsiste des traces sous la forme d'inscriptions cunéiformes gravées sur les parois des rochers et des monuments. Le nom « achéménide » se rapporte au clan fondateur qui libère la Perse de la tutelle des Mèdes vers 556 av. J.-C. L'empire fondé par Achaiménès, roi d'Anšan, ancêtre de Cyrus le Grand, menace deux fois la Grèce antique, conquiert l'Égypte avant d'être lui-même conquis par Alexandre le Grand en 330 av. J.-C. D'après les inscriptions, cette dynastie comprendrait 33 rois successifs.

Pendant longtemps, la période achéménide a été vue comme une ère située entre le mythe et la réalité. La défaite aux mains de l'armée d'Alexandre le Grand conduit les Perses à couper les liens culturels et linguistiques qui les reliaient au passé. Après la conquête macédonienne, l'hellénisation efface le souvenir de cet empire : la dynastie achéménide va progressivement s'estomper de la mémoire des Iraniens. À l'aube de la

chrétienté, les Parthes provoquent une réaction « iranisante » destinée à bannir l'hellénisme, mais il est déjà trop tard. Personne n'est alors capable de lire et de comprendre les signes cunéiformes. Les occupants suivants (Arabes, Mongols, Turcs) s'efforceront de faire disparaître les derniers vestiges. Il n'est donc pas étonnant que ce souvenir ait presque entièrement disparu en Iran au point de rejoindre la légende. Ce qui reste de l'empire achéménide se limite aux ruines abandonnées et à la mémoire d'une communauté juive qui révère le nom oublié de Cyrus le Grand, celui qui mit fin à la captivité de Babylone :

Le roi Cyrus rendit les ustensiles de la maison de l'Éternel, que Nebucadnetsar avait emportés de Jérusalem et placés dans la maison de son dieu. Cyrus, roi de Perse, les fit sortir par Mithredath, le trésorier, qui les remit à Scheschbatsar, prince de Juda. (Livre d'Esdras I, 1, 8-9).

En revanche, les Grecs étaient curieux de connaître la culture de leur voisin et connaissaient bien la dynastie achéménide. Dans ses *Histoires*, Hérodote mentionne certains rois perses comme Cyrus, Darius, Cambyse, Xerxès. Xénophon écrit *Anabase* (récit de l'expédition de Cyrus le Jeune) et la *Cyropédie* (vie romancée de Cyrus). Ainsi, grâce à la *Bible* et aux auteurs grecs, les noms des rois achéménides ont survécu dans la mémoire de l'Europe.

Des siècles plus tard, la trace des inscriptions achéménides apparaît dans les journaux de simples voyageurs européens qui visitent le plateau de Persépolis. Mais il faut attendre le XVIII^e et surtout le XIX^e siècle pour que l'intérêt des Européens envers l'Orient les conduise à déchiffrer les documents originaux rédigés par les souverains achéménides. À cause de l'intérêt de l'époque pour l'origine et la parenté des langues, les inscriptions achéménides deviennent le centre d'attention des philologues européens, en particulier britanniques, français et allemands. Graduellement, le décodage des inscriptions

suscite des débats philologiques dans les cercles intellectuels européens. C'est le commencement d'une compétition entre linguistes. Après le déchiffrement de la pierre de Rosette en Égypte, la traduction par Sir Henry Rawlinson de l'inscription trilingue de Bisotun dans l'ouest de l'Iran est considérée comme une brillante réussite pour les linguistes anglais, ce qui amène à accélérer le déchiffrement du reste des inscriptions. Si le XIX^e siècle est la période du déchiffrement sur fond de débats linguistiques, la seconde moitié du XX^e siècle s'intéresse davantage au rôle de la dynastie achéménide dans l'Antiquité, à son influence sur la culture grecque, à l'étude de la société, de ses institutions et jusqu'aux traces de la religion zoroastrienne. On cherche à comprendre ce qui a provoqué la chute d'un empire aussi puissant sous le coup de l'agression macédonienne (Briant 1996 : 10).

Les Achéménides : « traduction retour »

L'Empire achéménide était une immense mosaïque de langues et de cultures dont témoignent les inscriptions. Sur les trente-trois monarques de la dynastie, neuf seulement ont laissé des inscriptions : Ariaramnès, Arsamès, Cyrus le Grand, Darius I^{er}, Xerxès, Artaxerxés I^{er}, Darius II, Artaxerxés II, Artaxerxés III (Annexe 1). Écrites en cunéiforme, les inscriptions sont souvent trilingues : vieux perse, élamite et babylonien. On y trouve aussi l'araméen qui servait de langue administrative et de correspondance diplomatique. L'égyptien hiéroglyphique et le grec sont également présents dans certaines inscriptions. À cause de ce mélange de langues, il a fallu plus de deux siècles pour déchiffrer les inscriptions. La multiplicité et la complexité de ces langues et de leurs écritures ont conduit les linguistes et les archéologues européens qui les traduisaient à

expliquer la méthode par laquelle ils étaient parvenus à les déchiffrer ainsi que le contexte de la découverte de ces vestiges.

Les relations politiques et culturelles de l'Iran avec les pays occidentaux se sont développées dans les dernières années du XIX^e siècle, mais il n'existe aucune traduction des inscriptions vers le persan moderne en Iran avant le XX^e siècle. Puisque la langue perse des inscriptions est de nos jours incompréhensible pour les Iraniens, il faut donc traduire ces inscriptions anciennes vers le persan moderne à partir des traductions européennes antérieures. Grâce à ces traductions, les spécialistes iraniens qui s'intéressaient aux recherches archéologiques et linguistiques et qui sont partis étudier à l'étranger ont pu se familiariser avec la période achéménide. Cette réappropriation culturelle constitue une forme de « traduction retour ». Ce terme désigne habituellement la retraduction vers la langue originale d'un texte qu'on a d'abord traduit dans une autre langue.⁴ La première traduction sert de texte source tandis que la langue originale devient la langue cible de la traduction retour. Ce procédé a généralement une fonction didactique. On l'a notamment utilisé pour la traduction de la *Bible* dans le but d'illustrer les différences conceptuelles et culturelles qui existent entre la langue de l'original et celle de la traduction. Ou encore, quand il arrive qu'un document historique n'ait survécu qu'en traduction, les chercheurs procèdent parfois à une traduction retour pour reconstruire le texte original.

Aujourd'hui, les inscriptions achéménides ne sont plus intelligibles pour les Iraniens à cause de l'évolution des langues dans lesquelles elles sont rédigées et dont certaines ont même disparu. La langue dominante de ces inscriptions est le vieux perse, qui fait partie du groupe indo-iranien de la famille indo-européenne. Les linguistes ont pu

⁴ « A process in which a text which has been translated into a given language is retranslated into SL [source language] » (M. Shuttleworth et S. Cowie 1997: 14).

reconstituer trois étapes dans l'évolution du groupe indo-iranien : le vieil iranien incluant le vieux perse,⁵ l'avestique et le mède ; le moyen iranien comprenant le pehlevi, le parthe et les dialectes perses sassanides ; l'iranien moderne incluant les dialectes du persan. Cette transformation radicale s'est déroulée sur quelques millénaires. Il ne reste donc plus qu'une voie pour accéder à ce passé mythologique, à savoir les retraductions à partir des traductions européennes. Dans le cas de l'Iran, ces retraductions vers le persan moderne permettent un retour aux origines historiques de l'Iran, spécifiquement à la période de l'Empire achéménide. Ces retraductions qui permettent aux Iraniens d'accéder au passé de la Perse antique s'inscrivent dans un mouvement amorcé depuis une quarantaine d'années en Iran.

Questions de méthodologie

L'étude proposée ici comporte un double aspect : historique et traductologique. On commencera par présenter une brève histoire de la dynastie achéménide afin de comprendre la nature et l'importance des inscriptions dans la Perse de cette époque. L'Empire achéménide, on l'a dit, est le premier des empires perses à régner sur une grande partie du Moyen-Orient. Mais qui sont les Achéménides et en quoi consistent les inscriptions qu'ils nous ont laissées? Telles sont les questions auxquelles répond le premier volet de cette étude.

Après ce rappel historique, on suivra la découverte et le déchiffrement des inscriptions par les Européens à partir du XVII^e siècle jusqu'au XX^e siècle, déchiffrement qui connaît une accélération au XIX^e siècle, le siècle de l'orientalisme. Pourquoi les

⁵ Les termes utilisés pour désigner la langue persane sont *perse* et *persan* et en anglais *persian* et *farsi*. Les termes *perse*, *persan* et *persian* dérivent du nom de la tribu qui a fondé la dynastie achéménide : les Perses. Le terme *farsi* souvent employé en anglais est un dérivé arabisé du mot *perse*. Aujourd'hui encore, la province au sud de l'Iran qui est le berceau de la tribu perse est appelé *Fars*.

Européens se sont-ils intéressés à l'archéologie de la Perse? Quelles motivations les poussaient à s'intéresser particulièrement aux inscriptions achéménides? Répondre à ces questions permettra d'apercevoir la fonction et les enjeux des traductions européennes de ces inscriptions dans leur propre contexte historique et scientifique. Le second volet de l'étude s'attachera principalement aux aspects linguistiques des inscriptions et à la progression de leur déchiffrement.

Un autre objectif est de comprendre le mouvement contemporain des retraductions persanes en Iran : celles qui concernent non seulement les inscriptions achéménides, mais aussi le passé culturel de la Perse auxquelles ces inscriptions sont intimement liées. Il s'agit, en d'autres termes, de cerner la fonction de ces retraductions dans le contexte contemporain de l'Iran. La question centrale du troisième volet de l'étude est la suivante : qu'est-ce qui motive l'intérêt pour la période achéménide tel qu'il s'exprime dans le mouvement des retraductions impulsé par le shah Reza Pahlavi, mais qui s'accroît après la révolution islamique? En d'autres termes, il s'agit de comprendre les enjeux qui sous-tendent les retraductions contemporaines des inscriptions dans leur milieu d'origine.

L'intérêt de la société iranienne pour les Achéménides s'étend au-delà des inscriptions proprement dites, comme en témoigne le catalogue de la Bibliothèque et des Archives nationales d'Iran ainsi que le catalogue des publications d'éditeurs privés. Ce sont plus généralement les ouvrages sur l'Empire, ses grands monarques et leurs réalisations qui suscitent l'intérêt depuis leur première apparition systématique en 1971. Pour les besoins de cette étude, on a choisi de clore ce corpus en 2009. Les fluctuations du nombre des publications sont analysées au regard des événements sociopolitiques, en particulier des

affrontements entre le courant nationaliste réformateur et le courant islamique. Ainsi voit-on que depuis une quarantaine d'années, on assiste à la montée du courant nationaliste et que ce phénomène passe par une réappropriation de l'histoire préislamique, en particulier par un retour à la période de cette histoire qui fut sans doute la plus innovante et aussi la plus brillante.

Chapitre 1

Les inscriptions achéménides : mémoire linguistique de l'Empire perse

Sous la conduite de Cyrus le Grand et de ses successeurs, le peuple perse se lance vers 550 av. J.-C. dans une aventure prodigieuse : un immense empire se crée entre l'Asie centrale et la Haute-Égypte, entre l'Indus et le Danube. L'Empire perse va rassembler en son sein des pays, des peuples, des langues et des cultures d'une diversité surprenante. Cette conquête des pays du Moyen-Orient bouleverse l'histoire du monde : pour la première fois, un État unitaire et vaste voit le jour et se développe pendant plus de deux siècles (550-330 av. J.-C.). Actuellement, les terrasses, les palais, les bas-reliefs, le cylindre de Cyrus le Grand, les impressionnantes tombes royales, les monuments érigés à la gloire de Darius le Grand, tout vient rappeler la puissance de la dynastie achéménide. Ce chapitre est une brève introduction à cette histoire ancienne de l'Iran, qui s'appelait encore la Perse à la veille de la Seconde Guerre mondiale.⁶ La connaissance de la dynastie achéménide et des peuples qu'elle gouvernait repose en majeure partie sur les inscriptions qu'elle nous a léguées, d'où l'importance de ces textes et des langues dans lesquelles ils sont rédigés.

⁶ C'est en 1934, à l'initiative du shah Reza Pahlavi (1925-1941), fondateur de la dynastie du même nom, que le pays a changé de dénomination.

L'Empire perse

Les origines du peuple perse ainsi que les étapes qui ont conduit à la création de ce que l'on considère comme le premier empire du monde restent entourées de mystère. En dépit des progrès réalisés par l'archéologie et l'épigraphie, on reste insuffisamment informé sur les premiers siècles de l'histoire perse, entre environ 1000 et 600 av. J.-C. Les textes classiques sont quasiment muets sur cette période. Bien que les historiens commencent la chronique des Achéménides par Cyrus le Grand, le tableau généalogique des Achéménides (Annexe 1) montre que selon les inscriptions figurant sur une plaque d'or trouvée dans un marché d'Hamadān en 1930, sur le cylindre de Babylone et la statue de Darius à Bisotun, les Achéménides étaient une famille perse prestigieuse dont les premiers chefs, qui ont régné sur Anšan et Suse, s'appelaient Achaiménès et Téispis. Ces inscriptions disent par exemple ce qui suit :

« Ariaramnès est le grand roi, le roi des rois, le roi perse, le fils du roi Téispis, le petit-fils d'Achaiménès » (Lecoq 1997 : 179)

Le roi Darius déclare :

« Mon père est Vištāspa,
le père de Vištāspa est Arsamès
le père d'Arsamès est Ariaramnès
le père d'Ariaramnès est Téispès
le père de Téispès est Achaiménès »

Le roi Darius déclare :

« Nous sommes appelés Achéménides pour cette raison que, depuis longtemps, nous sommes distingués depuis longtemps, notre famille a été royale » (Ibid. : 187).

Toutefois, on n'a trouvé aucun document relatif à ces deux rois achéménides. On sait seulement que la famille achéménide se scinde en deux lignées : la branche cadette et la branche aînée (inscription de Bisotun). Cyrus appartient à la deuxième branche. La première doit attendre l'avènement de Darius pour accéder au trône.

Les historiens grecs ont décrit les différentes origines héroïques de l'Empire de Cyrus le Grand (figure 1). Il est le fils de Cambyse, roi de Perse, et de la princesse Mandane, fille du roi mède Astyage. Cyrus le Grand et son armée ont conquis Ecbatane, capitale du royaume mède, environ 550 av. J.-C., puis quatre ans plus tard, Sardes, royaume de Lydie, et l'Asie Mineure. La conquête de la Lydie et de l'Ionie met en contact pour la première fois les Perses et les Grecs (carte 2). En 539 av. J.-C., Cyrus triomphe du roi Nabonide et entre dans Babylone. Après ces conquêtes, tous les rois et les dirigeants du Croissant fertile viennent se prosterner devant leur nouveau maître. Cyrus autorise la communauté juive, exilée à Babylone depuis 587 av. J.-C., à regagner Jérusalem (carte 2) et à reconstruire le temple de Yahvé :

La première année de Cyrus, roi de Perse, afin que s'accomplît la parole de l'Éternel prononcée par la bouche de Jérémie, l'Éternel réveilla l'esprit de Cyrus, roi de Perse, qui fit faire de vive voix et par écrit cette publication dans tout son royaume. Ainsi parle Cyrus, roi des Perses : L'Éternel, le Dieu des cieux, m'a donné tous les royaumes de la terre, et il m'a commandé de lui bâtir une maison à Jérusalem en Juda (Livre d'Esdras 1,1-2).

Pendant ce temps, il essaie de consolider son emprise sur les Iraniens orientaux. Mais il trouve la mort en luttant contre la tribu scythe des Massagètes. Il est enterré à Pasargades dans le tombeau qu'il a fait ériger non loin du palais principal (figure 4). Ainsi, le petit royaume de Perse était devenu le centre d'un grand empire (carte 2). Après la mort de Cyrus, Cambyse (530-522 av. J.-C.) poursuit les conquêtes de son père en attaquant le dernier grand royaume indépendant du Moyen-Orient : l'Égypte des pharaons.

À partir de ce moment, l'Empire s'étend du Syr-Daria jusqu'à la première cataracte du Nil et de Samarkand jusqu'à la Méditerranée (carte 3).

En 522-520 av. J.-C., l'Empire traverse sa première crise grave. L'épisode est relaté dans un long compte rendu d'Hérodote. On trouve également la version de Darius sur la paroi du rocher de Bisotun. La mort de Cambyse, à son retour d'Égypte, conduit à la révolte des mages. L'un des mages (Smerdis d'après Hérodote et Bardiya ou Gaumāta d'après Darius) proclame qu'il est le frère de Cambyse et essaie de s'emparer du pouvoir en Perse. Voici ce que rapporte l'inscription de Bisotun :

Bardiya, fils de Cyrus, tué en secret par son frère le roi Cambyse. Ce dernier part pour l'Égypte. L'armée se révolte, le mensonge se répand partout. Révolte du Mage Gaumāta qui se fait passer pour Bardiya... tous les peuples se rallient à lui. Il prend la royauté [...]. Mort naturelle de Cambyse. La royauté usurpée par Gaumāta appartient à la famille de Darius. L'armée redoutait Gaumāta : celui-ci aurait pu massacrer ceux qui avaient connu le vrai Bardiya (Lecoq, op.cit. : 88).

Avec l'aide de l'armée royale, Darius lance une contre-attaque et bat son rival. Bien que sa légitimité soit fragile et qu'il appartienne à la branche cadette des Achéménides, il se proclame roi. Mais il doit bientôt combattre une série de révoltes locales qui s'étendent notamment dans les zones centrales de l'Empire (Babylonie, Mède, la Perse elle-même), sur les pays du plateau iranien et en Asie centrale. Il faudra plus d'un an à Darius et à ses généraux pour mettre fin à la révolte. À la suite de ses victoires, le roi ordonne la gravure des inscriptions en trois langues sur la paroi du rocher de Bisotun. L'homme que Darius appelle l'usurpateur (Gaumāta) est représenté couché sur le dos, sous les pieds du roi. Les meneurs des révoltes, appelés les « rois-menteurs » dans l'inscription,

sont liés les uns aux autres par une corde passée autour du cou et défilant devant le vainqueur (figure 8).

Un peu plus tard, Darius mène une campagne en Asie centrale contre la tribu des Sakas au cours de laquelle il renverse le roi Shunksha. Puis en 518 av. J.-C., il annexe la vallée de l'Indus. L'Empire achéménide atteint son apogée sous le règne de Darius (522-486 av. J.-C.). En 513 av. J.-C., Darius conduit son armée jusqu'en Europe. Il conquiert la côte ouest de la mer Noire, traverse ensuite le Danube (Istros). La révolte des Scythes le contraint à battre en retraite, mais il laisse en Europe une puissante armée chargée de la Thrace et de la Macédoine. La révolte des villes grecques d'Asie Mineure en 499-493 force Darius à revenir en Grèce pour mener ce qu'on appelle la Première Guerre médique (*Ibid.* : 32, n. 6) qui se solde par la défaite de Marathon en 490 av. J.-C. L'Empire s'étendait alors de l'Indus jusqu'aux Balkans.

En même temps qu'il a stabilisé le pays, Darius a réformé la gouvernance des satrapies. Chaque satrapie conserve son administration propre et la justice est exercée selon les traditions locales. De même que les Perses n'ont pas imposé leurs propres lois, ils n'imposent pas non plus leur langue. L'araméen, *lingua franca* d'une grande partie de l'Empire, est utilisé pour les communications entre les satrapies et le pouvoir central, les ordres étant ensuite traduits en langue locale (Briant 1996 : 223). Pendant le règne de Darius le Grand, une monnaie royale, la darique (or) et le shekel (argent) estampillés à l'image d'un roi guerrier, est créée à l'usage de tout le pays. Les grandes résidences royales construites à Suse et à Persépolis témoignent de la puissance impériale de la Perse. On

trouve, par exemple, des inscriptions sur des tablettes d'or et d'argent installées sur les fondations de la salle d'audience, ou Apadana, du palais édifié par Darius à Persépolis ⁷:

Et le roi Darius dit :

« Sur cette terrasse, là où ce palais a été construit,
là, aucun palais n'avait été construit
grâce à Ahuramazda, moi j'ai construit ce palais ;
et Ahuramazda a ainsi voulu, avec tous les dieux,
que ce palais soit construit ; et moi je l'ai construit ;
alors, il a été construit solide et excellent
et exactement ainsi que je l'avais ordonné. » (Ibid. : 229).

Sur une autre inscription gravée sur le devant d'une tombe située à Naqsh-e-Rustam, au cœur de la Perse, Darius s'adresse à ses sujets dans les mêmes termes en parlant des peuples conquis illustrés par les sculptures:

« Je suis Darius, le grand roi, le roi des rois,
le roi des peuples de toutes origines,
le roi sur cette terre grande au loin [...]
j'ai régné sur eux ; ils m'apportaient un tribut,
ce qui leur était dit de ma part, ils le faisaient,
ma loi le maintenait [...] » (Ibid. : 219-220).

Ces déclarations reflètent l'ampleur des conquêtes et l'emprise des Perses sur les peuples conquis. Darius, leur roi, était « le roi des rois, le roi des peuples aux

⁷ « The term apadāna was possibly used exclusively to describe a distinctive type of columned audience hall introduced by Darius I (r. 522-486 B.C.). It is only known from four extant inscriptions: one of Darius II (r. 424-05 B.C.) and three of his sons, Artaxerxes II (r. 405-359 B.C.). In the most informative of these texts Artaxerxes II relates that the Apadāna of Susa, built under his great-great-grandfather, Darius I, and burned during the reign of his grandfather, Artaxerxes I, was “built,” i.e., “restored” by himself. » (Kent 1953 : 154).

nombreuses origines, le roi sur cette terre grande au loin, le fils de Vištāspa, l'Achéménide » (*Ibid.* : 218). Après la mort de Darius, son fils Xerxès lui succède (486-465 av. J.-C.). Les défaites de Xerxès lors de la deuxième guerre perse (480-479 av. J.-C.) suivies par la création de la ligue de Délos sous le contrôle d'Athènes menacent sérieusement la position de l'armée perse à l'est de la mer Égée.⁸ Mais l'Empire achéménide tient encore même si les circonstances entourant plusieurs successions royales illustrent généralement sa faiblesse. Lorsque Xerxès est assassiné par des conspirateurs, l'un de ses fils, Artaxerxès I^{er} s'empare du trône après un combat violent. Surnommé « longue main », il règne pendant plus de quarante ans (465-424 av. J.-C.). Selon une inscription de Persépolis, il a poursuivi la construction du palais :

Artaxerxès le roi dit :

« Ce palais, le roi Xerxès mon père en avait posé les fondations
[...] je l'ai construit et achevé. » (*Ibid.* : 265-266).

Après sa mort, les conflits familiaux reprennent. L'un de ses fils illégitimes finit par prendre le pouvoir et règne sous le nom de Darius II (424-404 av. J.-C.) auquel succédera Artaxerxès II. Le début du règne d'Artaxerxès II, fils de Darius II, est marqué par de graves désaccords dynastiques. Son jeune frère Cyrus le Jeune soulève une armée et avance vers la Babylonie pour s'emparer du pouvoir. Selon une inscription trouvée à Suse sur les ruines de l'Apadana, palais édifié par Darius le Grand, mais incendié du temps d'Artaxerxès I^{er}, Cyrus le Jeune en fait construire un autre. Artaxerxès II remporte la

⁸ La Ligue de Délos est une confédération d'États grecs placée sous la direction d'Athènes et dont le siège était à Délos. Elle a été fondée en 478 av. J.-C. afin de repousser les Perses sous Xerxès I^{er}. Après de nombreuses vicissitudes, cette confédération est vaincue par les Spartes en 404. La deuxième confédération athénienne est relancée en 378-387 avant J.-C. pour se protéger contre l'agression des Spartes et dure au moins formellement jusqu'à la victoire de Philippe de Macédoine.

victoire de Cunaxa, mais la fin de son long règne est marquée par des complots au sein de la famille royale. Son fils Artaxerxés III (359/8-338 av. J.-C.) lui succède. Après l'assassinat de ce dernier par l'eunuque Bagoas, l'un des fils du roi défunt (338-336 av. J.-C.), Darius III, monte sur le trône. Il est le dernier roi de cette dynastie. Son règne est exclusivement marqué par les combats contre l'armée d'Alexandre le Grand.

Le tableau généalogique des Achéménides indique que depuis la mort de Cambyse en 522, la succession dynastique est très souvent remise en question par des complots et des assassinats. L'explication est simple. La Perse n'était pas une monarchie dans laquelle les règles de succession étaient fixées. Le dernier mot appartient aux chefs et aux guerriers de la tribu. Quand la même famille se maintient malgré tout au pouvoir, la survie de l'Empire reste en danger puisque le successeur est exposé à de nombreux complots venant de la cour. Par ailleurs, tout roi achéménide est non seulement roi de Perse et médiateur auprès du dieu Ahuramazdā, mais aussi « le roi des rois, le roi des peuples aux nombreuses origines, le roi sur cette terre grande au loin... » (*Ibid.* : 250). L'étendue du territoire et la diversité des peuples qui l'habitent expliquent que la puissance dynastique soit souvent mise en cause dans les pays soumis. Les luttes de succession ont des conséquences néfastes sur le pouvoir impérial lui-même. On le voit clairement en Égypte, où les années 404-400 av. J.-C. correspondent à une époque de troubles. Une dynastie égyptienne a pris fin lors de la première domination perse sur l'Égypte qui avait commencé en 525 av. J.-C. avec la conquête de Cambyse. L'Empire perse essaie de reconquérir l'Égypte au cours du IV^e siècle av. J.-C., mais connaît des échecs à plusieurs reprises. Il faut attendre 343-342 av. J.-C. pour qu'Artaxerxés III réussisse à reprendre l'Égypte après la révolte de Saïda et de Phénicie. Une stèle satrape signale qu'une nouvelle révolte provoquée par le pharaon Kabakas précède l'arrivée d'Alexandre en 332 av. J.-C.

L'Égypte est le seul pays à retrouver son indépendance pendant une longue période (400-343/2 av. J.-C.), mais ce n'est pas le seul qui se soit insurgé contre la domination perse. La grande révolte de 522-520 avait déjà indiqué la relative fragilité de l'Empire. D'autres révoltes sous le règne de Xerxès sont enregistrées sur des tablettes de Babylone, mais les références n'indiquent pas leur origine ni leur étendue. Elles mentionnent également une rébellion de la satrapie de Bactriane en Asie Mineure au début du règne d'Artaxerxès I^{er} et une insurrection. Le roi fut forcé d'envoyer l'armée pour punir et pacifier la région. Aux rébellions des peuples soumis, il faut ajouter les révoltes des satrapes, nommés directement par le roi. Représentants de grandes familles nobles perses, les satrapes ont des fonctions et des pouvoirs très importants : maintenir l'ordre public, lever et percevoir les impôts, rassembler les quotas militaires. Ils n'ont pas le droit de battre monnaie, cela étant une prérogative royale. Dans certains cas, ils sont autorisés à frapper des pièces afin de mener des campagnes militaires, mais ce ne sont pas à proprement parler des pièces de monnaie satrapiques. En outre, les satrapes n'ont aucun pouvoir sur les villages fortifiés ni sur la trésorerie. Voilà pourquoi, en dépit du pouvoir que le gouvernement leur accorde, les satrapes sont de plus en plus tentés par l'autonomie. Au cours du V^e siècle av. J.-C. certains soulèvements sont mentionnés dans les textes de l'Antiquité, mais ils ne semblent pas mettre sérieusement en danger le pouvoir royal. Les incidents les plus graves ont lieu en Anatolie, entre environ 366 et 359 av. J.-C.

Il est intéressant d'examiner la situation au moment où Darius III prend le pouvoir. Pour des raisons diverses, on dit souvent que la dynastie était alors en plein déclin et que cela expliquerait la victoire finale d'Alexandre. Une analyse de la situation montre que la réalité est beaucoup plus complexe. Le Grand Roi demeure puissant. Loin de l'action des mercenaires, l'armée impériale constitue une réserve considérable et bien entraînée.

Darius III soulève une grande armée à Babylone et la conduit vers la Cilicie où une fois de plus il se bat contre Alexandre aux alentours du mois de novembre de l'année 333 av. J.-C. Par la suite, Darius se prépare formidablement et choisit un endroit pour la prochaine bataille qu'il livrera dans le nord de la Mésopotamie. Il sera vaincu par les troupes macédoniennes. Ces affrontements montrent que l'Empire disposait toujours d'une réserve inépuisable de soldats et d'argent, mais que la stratégie militaire des Macédoniens était supérieure. Sur le plan politique, malgré les complots et les assassinats qui avaient marqué l'histoire dynastique récente, l'autorité de Darius III n'était pas en cause. Simplement, Darius était isolé au moment des succès d'Alexandre, de Gaugamèles à Persépolis.⁹ Le roi des rois n'était donc plus en mesure de s'opposer à l'invasion macédonienne. Durant la période 336-330 av. J.-C., de nombreux nobles perses tout comme les stratèges satrapes étaient encore prêts à servir Darius III, mais les défections commencent peu à peu. La première est celle de Mithrènes, gouverneur de Sardes, qui rejoint le roi de Macédoine après la défaite de Granique. Le gouverneur de Damas suit son exemple après la bataille d'Issos, ce qui permet aux Macédoniens de pacifier la ville sans heurts ni opposition. Plus grave encore, après Gaugamèles, le satrape Mazaeus se rapproche d'Alexandre. En échange, il devient satrape de Babylone. Son exemple est suivi par le satrape de Suse, puis par les commandants de Persépolis et de Pasargades.

Du côté des populations, on n'a aucune preuve de révoltes contre les Perses, même après la première défaite infligée par les Macédoniens. Certaines villes n'ont pas

⁹ La bataille de Gaugamèles (331 av. J.-C.), parfois appelée bataille d'Arbèles en référence à la cité d'Arbèles (ou Erbil dans l'actuel Kurdistan irakien), marque la victoire décisive d'Alexandre sur l'armée de Darius III et met fin à l'Empire achéménide.

cédé sous la pression de l'armée d'Alexandre le Grand. Les exemples les plus notables sont ceux de Tyr et de ce qu'on appelle aujourd'hui la bande de Gaza, qui restent fidèles à Darius. En adoptant la stratégie des rois achéménides établie par Cyrus, Alexandre signe un traité d'alliance avec les élites locales, reconnaît la position et les privilèges dont elles jouissent dans leurs propres pays, de même qu'il respecte leurs sanctuaires, leurs dieux et leurs cultes locaux, comme l'avaient fait Cyrus et ses successeurs. Grâce à ces concessions, les élites se rallient à Alexandre et participent aux cérémonies lorsqu'il entre triomphalement dans les villes. La plus claire indication de la solidité de la construction de l'Empire achéménide est finalement donnée par Alexandre. Celui-ci ne se contente pas de maintenir les frontières de l'Empire des Grands Rois et de faire appel aux élites locales (comme les Babyloniens et les Égyptiens), il s'appuie aussi sur la noblesse perse, la véritable épine dorsale de l'Empire. Sachant que pour contrôler un empire aussi vaste, il ne peut pas s'appuyer uniquement sur la noblesse macédonienne, Alexandre décide très tôt de proposer à la noblesse perse une collaboration avec les Grecs et les Macédoniens. Cette union est symbolisée par un grand nombre de mariages entre les Macédoniens et les héritières de la grande famille perse célébrés à Suse en 324 av. J.-C., conformément aux usages perses.

Le bilan des deux siècles de domination achéménide est impressionnant. Ce vaste empire (carte 3) pouvait se glorifier de réussites comme la construction des grands palais de Persépolis, de Suse et d'Ecbatane (les trois capitales achéménides), le creusement du canal du Nil, les voies reliant les satrapies et l'établissement de ce que l'on considère comme le premier système de messageries du monde ou encore la création d'une monnaie unique étendue à tout l'Empire.

L'histoire des Achéménides ne s'arrête pas brutalement en juillet 330 av. J.-C. avec l'assassinat de Darius III par Bagoas et ses complices. Elle s'achève plutôt à la mort d'Alexandre en 323 av. J.-C. Les combats entre ses successeurs finissent par découper dans l'Empire créé par Cyrus et ses successeurs, puis consolidé par Alexandre, des royaumes hostiles : les royaumes hellénistiques. La fin de l'Empire clôt la première partie de l'histoire de l'Iran. Elle instaure une rupture culturelle et linguistique.

Les langues de l'Empire achéménide

Certaines sources historiques sont incontournables pour connaître la Perse des Achéménides. Ce sont d'abord les textes grecs, car les Grecs sont « curieux de toutes choses, et notamment des cultures de leurs voisins barbares » (Lecoq 1997 : 19). Les écrits sacrés des Zoroastriens comme l'*Avesta* constituent une autre source non négligeable. La langue avestique fait partie de la famille indo-iranienne elle-même appartenant à la branche occidentale du vieil iranien (Kent 1953 : 7). Cette parenté linguistique aidera plus tard à déchiffrer les inscriptions rédigées par les souverains achéménides et considérées, par conséquent, comme source initiale d'information sur la période. Le décodage de ces inscriptions a une histoire passionnante, sur laquelle on reviendra au chapitre suivant. Dans l'immédiat, on s'attachera à certaines de leurs caractéristiques.

Seuls neuf des trente-trois souverains achéménides ont laissé des inscriptions (cf. Tableau généalogique des Achéménides, Annexe 1). Au contraire de leurs voisins, les Babyloniens et les Élamites, les Perses n'ont pas coutume d'écrire d'annales ni de compte rendus. Il faut attendre le déchiffrement partiel des inscriptions au début du XIX^e siècle pour avoir la confirmation que les monuments sur lesquels on trouve ces inscriptions ont

notamment appartenu à Darius, Xerxès et Artaxerxès, rois de la dynastie achéménide dont le nom et l'histoire sont rapportés par les auteurs grecs et romains.

Bien souvent, les inscriptions se divisent en trois parties rédigées à l'aide de caractères différents. Au bout de quarante ans d'investigation, les épigraphistes et les linguistes ont compris que les inscriptions sont écrites en trois langues différentes et avec deux alphabets différents. Cette découverte constitue le premier pas vers le déchiffrement de l'écriture cunéiforme. Abstraction faite de légères différences, l'ensemble des inscriptions de Darius I^{er} (trouvées à Bisotun, Naqsh-e-Rustam et Persépolis) et de Xerxès I^{er} (à Persépolis), permet de dénombrer un total de 23 peuples sur le territoire de la Perse achéménide. Cette mosaïque de peuples et de langues était normale vu l'immensité de l'Empire. Avant d'approfondir le contenu des inscriptions, regardons quelles étaient les principales langues de l'Empire achéménide et surtout celles des inscriptions : le vieux perse, l'élamite, le babylonien et l'araméen. Pour comprendre le rapport entre ces langues, il faut passer par un état des lieux et préciser que l'Empire achéménide s'est développé sur le plateau iranien, l'Iran étant désigné comme *Âryrânâ Vaêjo*, c'est-à-dire « l'origine des Aryens ». Au départ, les Perses n'étaient qu'une tribu parmi celles qui peuplaient le plateau iranien.

Le vieux perse

Selon Kent (1953 : 7), la langue originale des inscriptions achéménides, ou vieux perse, appartient à la famille indo-iranienne, un sous-groupe de la famille des langues indo-européennes. Chronologiquement, l'évolution des langues iraniennes se divise en trois périodes : le groupe du « vieil iranien » incluant le vieux perse des inscriptions, la langue de l'*Avesta* (textes sacrés zoroastriens) et le mède, langue moins

connue de ce groupe, mais la plus importante et dont il ne reste que certains noms de personne et de lieu. Le persan moderne remonte à cette branche indo-iranienne :

Persian, the national language of Persia to this day, spoken in numerous varying dialects throughout the empire; some of the aberrant dialects may go back to different dialects of antiquity, but the language as a whole seems to come from the general types of the Old Persian and the Avestan (Kent Ibid.).

La deuxième période est caractérisée par le « moyen iranien », un groupe de langues parlées entre environ 300 et 900 av. J.-C., généralement désigné sous le nom de *pehlevi*, la langue officielle des dynasties parthes et sassanides, à savoir les deux dynasties qui prennent le pouvoir après l'invasion grecque.

Enfin, le groupe de l'« iranien moderne » inclut des langues qui ont survécu sur le plateau iranien après l'invasion arabe (VII^e siècle) et jusqu'à présent.

Aux alentours de l'an 1000 av. J.-C., les tribus iraniennes migrent de l'est vers l'ouest du plateau iranien. À cette époque, les Perses forment une tribu qui s'installe dans la région élamite. En se mêlant aux populations autochtones, elle favorise le développement de dialectes iraniens. Les inscriptions assyriennes et les historiens grecs désignent la plupart des Iraniens sous le nom de « Mèdes ».¹⁰ Parmi les Iraniens de l'Empire achéménide, la langue perse était la langue d'une minorité dirigeante. Les formes perses et non perses mêlées dans certains mots témoignent de la coexistence des dialectes iraniens à ce moment-là. Certaines formes non perses proviennent des dialectes de la période pré-achéménide, en particulier du royaume mède. La langue des inscriptions, le vieux perse,

¹⁰ C'est aussi en ce sens qu'on parle des « guerres médiques », qui opposent les Grecs aux Perses au début du vingtième siècle av. J.-C. Cette dénomination est liée au fait que lors des premiers contacts entre les Grecs et les Perses (VI^e siècle av. J.-C.), ces derniers étaient soumis à un autre peuple, les Mèdes, soumission qui s'est inversée vers 550 av. J.-C. avec Cyrus le Grand.

n'est donc pas une langue pure ; elle contient beaucoup de vocabulaire emprunté aux langues voisines. Au cœur de l'Empire, le vieux perse des inscriptions royales contient de nombreuses formes dialectales, dont certaines politiques ou religieuses. À son tour, le vieux perse va se dialectiser et se distinguer des autres langues iraniennes. Il va subir d'importantes modifications linguistiques à cause de la proximité avec « la population élamite locale, et on a souvent suspecté dans la région une situation de bilinguisme intense, qu'auraient connue les rois perses eux-mêmes, du moins au début de l'époque achéménide. » (Lecoq 1997 : 43).

L'élamite

L'élamite était la première langue des royaumes anciens dans les territoires occidentaux de l'Iran avant les Achéménides. C'est aussi la deuxième langue officielle des inscriptions achéménides. Les Élamites semblent établis depuis toujours dans le Fars (province actuellement au sud-ouest de l'Iran). À l'époque pré-achéménide, ce pays s'appelait Élam et sa capitale était Anšan :

Leur territoire ne se limite pas à cette région. À l'ouest, ils occupent la Susiane, un pays très tôt soumis à l'influence culturelle mésopotamienne, et, plus au nord, le pays d'Anwan, dans le Luristan et le Kurdistan iranien actuel, jusqu'à Hamadan. À l'est, ils sont établis dans le Simaski, la région de l'actuel Kerman. (Op. cit. : 51).

Autour de 1800 av. J.-C., les rois élamites ont exercé une influence notable sur les affaires politiques et militaires de la Mésopotamie. Les premières variantes de l'écriture cunéiforme élamite sont similaires à l'écriture cunéiforme mésopotamienne, mais après environ 600 av. J.-C., cette écriture se développe séparément, en utilisant des formes distinctives inventées, pictogrammes et caractères orthographiques. Deux territoires

forment le cœur du royaume élamite: la Mésopotamie, la Suse (dans le Khuzestân moderne) et la région située autour d'Anšan (le Fars moderne). Certaines tribus iraniennes ont pénétré dans les territoires élamites et sont devenues la population dominante d'Anšan. C'est pourquoi lorsque Cyrus le Grand décrit sa lignée royale sur le fameux cylindre, il se proclame « roi d'Anšan ». Cela explique l'utilisation de l'élamite comme deuxième langue des inscriptions. Comme le vieux perse, cette langue, avec ses formes dialectales et ses archaïsmes, témoigne des liens avec un monde iranien très vaste et avec le passé iranien. Durant la période achéménide, les Babyloniens ne comprennent plus l'écriture cunéiforme élamite.

Du point de vue linguistique, l'élamite n'appartient ni à la famille indo-européenne ni à la famille sémitique. C'est une langue isolée qui ne présente aucune affinité avec les autres langues anciennes de la région. Contrairement au vieux perse, l'élamite n'est jamais limité aux inscriptions royales. À Suse et à Anšan, il sert également pour rédiger des incantations, des œuvres érudites et des dossiers administratifs. Les rois achéménides continuent de l'utiliser dans l'administration. Deux textes administratifs élamites de la période achéménide ont été retrouvés à Persépolis sur des tablettes: des registres de fournitures et une liste de travailleurs sous le règne de Darius I^{er}, Xerxès et Artaxerxès I^{er}. Certains noms cités dans ces textes sont élamites, mais la plupart sont iraniens, comme par exemple ceux des membres de la famille royale, des satrapes et des responsables locaux. De plus, les fouilles archéologiques de Persépolis ont dévoilé des milliers de tablettes administratives élamites, qui montrent leur rôle primordial dans la gestion de l'économie achéménide.

Le babylonien

La troisième langue des inscriptions est le babylonien, langue sémitique liée à l'hébreu et à l'arabe. On trouve des textes babyloniens écrits en Mésopotamie dès 2400 av. J.-C. et jusqu'à l'an 75 de notre ère. Entre 1800 et 1200 av. J.-C., le babylonien était la langue écrite utilisée dans l'ouest de l'Asie et qui servait pour le commerce et la diplomatie. On trouve aussi des œuvres littéraires, religieuses et scientifiques dans cette langue non seulement en Babylonie et en Assyrie, mais parfois aussi en Égypte, en Syrie-Palestine, en Anatolie et même dans l'Élam. Sous le règne achéménide, toutefois, l'usage du babylonien est plus ou moins limité à la Mésopotamie. Si elle était encore florissante comme langue écrite, elle était en recul ou peut-être déjà éclipsée à l'oral. Les écrivains babyloniens utilisaient un dialecte littéraire créé pour les textes poétiques, religieux, philologiques et scientifiques. L'utilisation du babylonien dans les inscriptions achéménides était signe de prestige :

As the language of learning that was ancient, manifold and still productive, Babylonian connoted high civilization. As the language of the Assyrian and Babylonian kings who had conquered western Asia, and whose lands were now subject in turn to the Achaemenids, it connoted domination over the world beyond Iran (Stolper 2005 : 20).

Selon les historiens, l'Empire mésopotamien de Babylone était une civilisation développée. C'est le premier peuple à avoir rédigé des annales et possédé de grandes bibliothèques. Les Achéménides, qui se voient comme les successeurs des rois babyloniens, auraient demandé aux meilleurs écrivains babyloniens de transmettre ce prestige, mais la langue de la version babylonienne des inscriptions n'est pas tout à fait la langue royale mésopotamienne, ni celle de la littérature mésopotamienne, ni même celle qu'on utilisait dans les textes

juridiques et commerciaux achéménides. Certaines caractéristiques reflètent simplement des problèmes liés à la transposition des textes conçus en perse.

L'égyptien

Quelques-unes des inscriptions achéménides sont également accompagnées de versions égyptiennes. Habituellement, les trois versions de l'écriture cunéiforme forment un groupe trilingue (vieux perse, élamite, babylonien) ou quadrilingue (en ajoutant la version égyptienne). Ainsi, parmi les stèles trouvées près du canal de Suez, la première inscription commémorant le creusement par Darius le Grand d'un canal entre la Méditerranée et la mer Rouge est trilingue ; la deuxième est une stèle identique, mais elle contient une version égyptienne plus longue, écrite en hiéroglyphes ; et la troisième présente le même texte en trois langues sur une face et la version égyptienne sur l'autre. D'autres inscriptions quadrilingues ont été trouvées sur des objets fabriqués en Égypte. Les plats en granit égyptien trouvés à Persépolis portent le nom et le titre du roi en quatre langues : vieux perse, élamite, babylonien et égyptien. Certaines jarres égyptiennes en granit et en albâtre trouvées à Persépolis, à Suse et à Babylone, portent le nom et le titre du roi en hiéroglyphes dans un cartouche gravé sur ses épaules. La plus imposante statue monumentale de Darius (figure 11), dressée à la porte du palais de Suse mais réalisée en Égypte, présente des inscriptions quadrilingues, dont trois sont en cunéiformes gravées sur le côté droit de la robe, et une autre en égyptien dans une espace équivalent sur le côté gauche. Les fouilles archéologiques mentionnent aussi la construction d'un canal reliant le Nil à la mer Rouge. L'existence de ce canal est attestée par des sources classiques comme Hérodote (*Histoires*, livre II). Quatre stèles datant de l'époque de Darius I^{er} ont été retrouvées le long du tracé du canal. En érigeant ces stèles Darius s'inscrit dans la tradition pharaonique, qui est de laisser un témoignage de ses œuvres.

L'araméen

Langue absente des inscriptions, l'araméen était pourtant la première langue de communication officielle entre les provinces achéménides. À côté des langues écrites, elle a une valeur juridique et administrative d'enregistrement dans de nombreuses parties de l'Empire, y compris en Égypte, à Babylone et dans la Perse elle-même. L'araméen, langue sémitique, est parlée dans le nord de la Syrie et de la Mésopotamie au moins depuis la fin du deuxième millénaire av. J.-C., et elle est écrite depuis environ 950 av. J.-C. Son alphabet comprend vingt-deux caractères. L'araméen, nous l'avons dit, joue le rôle de *lingua franca* dans les empires assyrien et babylonien ainsi que sous les Achéménides. La correspondance du roi destinée aux provinces était directement traduite et notée en araméen par les scribes. Envoyés à leurs destinataires, les ordres étaient de nouveau traduits dans la langue locale. Un témoignage de l'usage politique de cette langue est l'inscription de Bisotun traduite en araméen à partir de la version babylonienne et propagée partout dans l'Empire. Un autre témoignage est fourni par la Bible. Le livre d'Esdras signale l'existence d'archives, probablement rédigées en araméen, dans la forteresse d'Ecbatane.

Alors le roi Darius donna ordre de faire des recherches dans la maison des archives où l'on déposait les trésors à Babylone. Et l'on trouva à Achmetha, capitale de la province de Médie, un rouleau sur lequel était écrit le mémoire suivant. (Livre d'Esdras 6, 2-3)

Après la chute de l'Empire achéménide, l'araméen cède peu à peu la place aux langues iraniennes comme le moyen perse et le parthe. Les inscriptions représentent donc la variété linguistique de l'Empire: une langue indo-européenne, une sémitique et une non affiliée.

Le vieux perse possède une écriture qui lui est propre, de nature cunéiforme. C'est une écriture inventée par les Iraniens et qu'on ne trouve que dans les inscriptions. Il est vrai que le vieux perse cunéiforme n'a eu qu'un usage limité dans le temps :

À peine deux siècles [...] elle n'a servi à noter qu'une seule langue ; elle n'a pas été imitée ni adaptée par d'autres peuples pour écrire leur propre langue [...] son usage a été limité à la rédaction des inscriptions royales (Lecoq 1997 : 59).

Le babylonien et l'élamite ont utilisé deux formes différentes de la même écriture cunéiforme trouvée par les archéologues et les épigraphistes sur les tablettes et les monuments de Babylone et d'Assyrie, voire dans d'autres parties de l'Asie occidentale.

Les inscriptions achéménides

Multilingues et multi-alphabétiques, les inscriptions sont les emblèmes de l'Empire achéménide et signalent son immensité et sa complexité. La représentation de l'Empire achéménide comme royaume composé de nombreux peuples et de nombreuses langues apparaît dans les annales de son histoire. Cependant, les peuples de l'Empire n'étaient pas limités à ces trois langues, pas plus à l'écrit qu'à l'oral. Les peuples de l'Empire de Babylone écrivaient et parlaient eux aussi de nombreuses langues, mais à la différence des inscriptions achéménides, celles des rois assyriens et babyloniens étaient seulement rédigées dans la langue des conquérants. En s'éloignant de cette tradition, les Achéménides ont mieux représenté les peuples de leur Empire :

Hence, the particular languages of the Achaemenid inscriptions were unprecedented symbols of the relationship between rulers and ruled and between ancient history and the Achaemenid present (Stolper 2005 : 18).

Bien que beaucoup d'inscriptions et d'objets aient été emportés ou déplacés, la grande majorité des inscriptions multilingues se trouvent au centre du territoire de l'Empire : dans les palais et les tombeaux royaux de Pasargades, les palais de Persépolis et de Naqsh-e-Rustam en Perse, de même qu'à Suse, en Élam, à Babylone et sur la paroi des rochers de Bisotun et d'Alvand. L'inscription trilingue de Xerxès sculptée sur un mur d'une citadelle à Van dans l'est de l'Anatolie, les inscriptions de Suez et de la stèle de Darius le Grand en Égypte restent exceptionnelles. L'une des inscriptions achéménides les plus prestigieuses est celle qu'on trouve sur le cylindre de Cyrus le Grand, découvert à Babylone au cours des fouilles de 1879 et actuellement conservé au British Museum.

Le texte ne fait pas allusion à la fin de la captivité de Babylone, ni à la construction du temple de Jérusalem, mais on y trouve exprimée la volonté de Cyrus de ramener les divinités dans leurs anciens lieux de culte, et les populations dans les demeures d'où elles avaient été déportées (Lecoq 1997 : 76).

Le texte du cylindre se compose de deux parties : la première décrit des événements à la manière d'une chronique de façon impersonnelle. La deuxième partie est rédigée à la première personne. Cyrus présente son titre et sa généalogie, puis il décrit brièvement le récit de la prise de Babylone. Le début et la fin du texte manquent au cylindre. Nous reviendrons sur cet objet et sur son inscription, car ils ont joué un rôle particulier dans l'histoire contemporaine de l'Iran.

L'inscription de Bisotun se trouve à une soixantaine de mètres de hauteur, sur une paroi rocheuse. L'ensemble graphique fait à peu près trois mètres de hauteur et cinq à six mètres de large. Les textes que Darius I^{er} a fait sculpter sur cette paroi du rocher commémorent son ascension. Darius est montré debout et triomphant devant ses

adversaires portant un arc dans la main gauche et levant la main droite en signe de salut au dieu Ahuramazdā. Le texte affirme sa lignée royale, décrit les révoltes, narre la défaite de ses adversaires à Babylone, en Élam et en Iran, et encourage les futurs observateurs à croire son récit et à protéger son monument :

Cette inscription est avant tout un document historique de la plus grande valeur. Elle a donné lieu à de nombreuses tentatives d'interprétation des événements qui y sont rapportés. Il faudrait un volume pour faire un bilan complet des discussions (Ibid. : 87).

La version en vieux perse comprend 76 paragraphes, tandis que les versions babylonienne et élamite n'en comportent que 69. Cette composition a d'abord été rédigée en élamite et plus tard en babylonien et en vieux perse. Des légendes y ont été ajoutées afin d'identifier les sculptures de Darius et des ennemis qu'il a conquis, en reliant les images au texte. Un ajout en vieux perse seulement explique les victoires de Darius en Élam et au royaume des Scythes pendant les deux premières années de son règne. La plupart des savants croient maintenant que les textes de Bisotun sont la plus ancienne inscription trilingue de la période achéménide, gravée sur le rocher entre 520 et 518 av. J.-C. La première partie du récit ressemble à la description d'Hérodote, mais la suite décrit des événements non signalés dans les textes antiques. À la différence des rois assyriens, qui ont seulement représenté leur Empire, les Achéménides se représentent dans le cadre d'un ordre éternel du monde. Le premier sujet est le roi lui-même, créé par le grand dieu Ahuramazdā pour assurer l'ordre du monde. Les inscriptions ont donc essentiellement pour but d'attester l'existence du roi. La présence d'Ahuramazdā dans les inscriptions est un élément plus controversé dans l'histoire de la religion sous les Achéménides :

Avec le problème de l'écriture vieux perse et l'énigme de la révolte de Gaumāta, la religion des souverains achéménides est sans aucun doute un des chapitres les plus passionnants de l'histoire de la Perse antique. C'est aussi le plus controversé. [...] Les ancêtres des Iraniens et des Indiens ne formaient à l'origine qu'un seul et même peuple. [...] On peut donc supposer que la religion des Aryens (ou Indo-iraniens) était à l'origine relativement homogène et que le destin des deux peuples s'est accompagné de divergences qui ont progressivement altéré l'héritage commun (Ibid. : 154).

À partir de la version babylonienne de l'inscription de Bisotun, on découvre qu'une version araméenne a été diffusée auprès de tous les peuples sous l'autorité du roi. Certains fragments de la version araméenne ont été trouvés en Égypte. La plupart des autres textes trilingues sont gravés sur des monuments : sur les murs des palais et des tombes royales. Certains textes sont inscrits sur des panneaux extérieurs ou sur les ornements des édifices monumentaux. D'autres sont gravés sur des tablettes de pierre, souvent en plusieurs exemplaires et posés sur les fondations ou sur les murs des bâtiments. L'une a été gravée sur des tablettes d'or et d'argent déposées aux coins de l'Apadana, la salle d'audience du palais de Persépolis. On trouve aussi de courts textes à la base des colonnes et sur l'encadrement en pierre des fenêtres et des portes, avec le nom et le titre du roi, et parfois le nom du monument. De courts textes accompagnent aussi les bas-reliefs de certaines tombes royales. La plupart des inscriptions sont au nom d'Artaxerxés I^{er}, de Darius I^{er} et d'Artaxerxés III. La courte inscription portant le nom de Cyrus le Grand a probablement été ajoutée dans son palais de Pasargades sous le règne de Darius. Des vases d'argent portent le nom de Darius et de ses ancêtres. Si ces inscriptions sont d'authentiques textes achéménides, ils remontent tous aux derniers rois de la dynastie.

À quelques kilomètres au sud-ouest de Hamadān, sur la paroi d'un rocher on trouve deux inscriptions trilingues, appelées Ganj-nāme, qui remontent respectivement à Darius Ier et à Xerxès. Celle de Darius est un peu plus haute. Toutes les deux comportent une introduction cosmologique puis le titre du roi. Aucune ne permet de déduire à quelle occasion elles ont été gravées.

Si certaines inscriptions ne comportent rien d'autre que ces formules, d'autres donnent une explication circonstanciée. Par exemple, les inscriptions qu'on relève sur la base du palais de Darius à Suse énumèrent les nombreux peuples qui ont produit puis transporté les matériaux de construction et les ornements qui font du palais une incarnation de l'Empire. Ce texte remarquable est appelé « Charte de fondation du palais » de Suse.

Des textes plus longs sont divisés en sections délimitées par la répétition d'une formule d'introduction: « le roi déclare ». Certaines sections sont reprises dans les nombreuses inscriptions avec peu de variations, mais pas toujours dans le même ordre. L'une d'entre elle est consacrée à la vénération du grand dieu Ahuramazdā, créateur du ciel et de la terre, créateur de l'homme et du bonheur pour l'homme, qui a fait de Darius ou de Xerxès les rois du monde, grands parmi les grands. Une autre présente une déclaration au nom du roi avec l'épithète royale et sa place dans la lignée achéménide. Une autre encore énumère les terres et les peuples soumis. Enfin, une autre appelle la bénédiction d'Ahuramazdā sur les œuvres du roi, sur ses terres et sa famille.

Un texte de Darius I^{er} parle de l'avenir de Persépolis et appelle les dirigeants à protéger les Perses contre la guerre et les maux divers. Les inscriptions de la tombe de Darius à Naqsh-e-Rustam font l'éloge du roi comme guerrier, sage et souverain tempéré, homme maîtrisant la peur et la colère. Cet éloge funèbre a été reproduit avec quelques

variantes sur une plaque au nom de Xerxès. Un autre texte de Xerxès décrit la manière dont Darius a été désigné comme son successeur et comment Xerxès a poursuivi l'œuvre de Darius. Une autre encore indique que Xerxès interdit les pratiques religieuses qui ne sont pas consacrés à l'adoration d'Ahuramazdā. Une inscription d'Artaxerxés II à la base d'une des multiples colonnes de la grande salle de Suse résume l'histoire de la construction : « construit par Darius I^{er}, détruit par un incendie à l'époque d'Artaxerxés I^{er} et reconstruit par Artaxerxés II avec la protection des dieux ».

De façon générale, le but de ces inscriptions ne diffère pas de celui de l'ancienne tradition du Proche-Orient où les inscriptions royales font l'éloge des rois et de leurs œuvres. Mais la rhétorique et le style des inscriptions achéménides sont indépendantes des anciens modèles impériaux. La structure narrative complexe de l'apologie de Darius à Bisotun suggère qu'elle vient d'une tradition littéraire locale, bien que celle-ci n'ait jamais été fixée ailleurs dans l'écriture monumentale. Beaucoup d'inscriptions sont multilingues, c'est-à-dire qu'elles comportent plusieurs versions en langues différentes et qui se correspondent. La version babylonienne des inscriptions se distingue des versions élamites :

Alors que les versions élamites, le plus souvent, reproduisent assez fidèlement, presque mot à mot, le texte vieux perse, les versions babyloniennes s'en écartent souvent, soit pour respecter une phraséologie traditionnelle chez les scribes mésopotamiens, soit pour présenter les faits selon une vision tout aussi traditionnelle (Ibid. : 54-55).

Ainsi, les inscriptions de Darius, gravées sur un énorme bloc de pierre sur la face sud de la terrasse de Persépolis se divisent en quatre textes : les deux textes en vieux perse se concentrent sur les rois et leurs conquêtes, le texte élamite porte sur la fondation

de l'édifice, et le babylonien sur la vaste étendue des pays qui ont fourni les matériaux des bâtiments. En résumé, le texte en vieux perse parle des dirigeants, le texte élamite du lieu, le babylonien des sujets. On trouve certains écarts entre les différentes versions. En ce qui concerne, par exemple, la datation des événements, les inscriptions élamites utilisent le calendrier vieux perse, tandis que les babyloniennes emploient le calendrier traditionnel mésopotamien. Sur le plan linguistique, le nom Bardiya est écrit Barziya, sa forme mède dans le texte babylonien. Dans la description des batailles, les noms des peuples et des pays diffèrent; par exemple, Armeniya apparaît dans le texte babylonien sous la forme Urartu.

L'inscription de Bisotun présente des versions différentes: si le vieux perse et l'élamite s'accordent presque toujours, le babylonien s'en écarte. Certains écarts sont des mots ajoutés : par exemple, lorsque les autres versions parlent des peuples comme les Perses et les Mèdes ou des autres terres, la version babylonienne mentionne des langues. Pour expliquer cette différence, il faut faire attention à la place des inscriptions : celles qui sont difficilement accessibles et très éloignées de l'observateur, comme la paroi d'un rocher ou l'assise des grands bâtiments, ne peuvent pas être considérées comme la traduction de l'original ; en revanche, celles qui sont sculptées sur les tablettes royales ou sur la façade des bâtiments, sur les coupes d'or ou les plaques de pierre présentent des versions très proches. Il semble donc que ces textes étaient destinés à la postérité. À la fin du texte de Bisotun, Darius s'adresse aux rois futurs et demande à tous de croire ce qu'ils voient et de le faire connaître à la population

Le roi Darius déclare :

« Toi, qui, par la suite, verras cette inscription que j'ai gravée,
ou ces reliefs, ne les détruis pas ;
tant que tu seras vigoureux, protège-les » (Ibid. : 211)

Dans une inscription trilingue de Xerxès, sur la façade de l'un des grands escaliers de Persépolis, gravée en trois groupes de taille égale, la version babylonienne remplit l'espace disponible avec des phrases qui sont absentes des autres versions. Sur la stèle de Suez et sur la statue de Darius à Suse, les trois versions cunéiformes occupent le même espace et sont disposées symétriquement par rapport à la version égyptienne, tandis que celle-ci remplit l'espace qui lui est réservé avec un texte plus long.

Ce mélange de langues et d'écritures cunéiformes différentes explique qu'il a fallu deux siècles pour déchiffrer les inscriptions achéménides. La longue histoire de leur découvert et de leur décodage par les archéologues-traducteurs européens fera l'objet du chapitre suivant.

Chapitre 2

Les inscriptions achéménides en Europe

Pendant des siècles, la dynastie « achéménide » est restée un nom perdu dans l'histoire lointaine de la Perse jusqu'aux fouilles archéologiques et aux découvertes épigraphiques qui débutèrent au XVIII^e siècle. Amorcé dès 1778, le déchiffrement de l'écriture cunéiforme perse a principalement été l'œuvre du XIX^e siècle. Les fouilles des sites prestigieux comme Persépolis, Pasargades, Bisotun (Behistun) ou Suse n'ont cessé de fournir de nouvelles inscriptions, justifiant la poursuite des travaux au-delà de ce qui fut l'époque orientaliste de l'Europe. L'analyse qui va suivre se limite aux travaux des savants européens effectués depuis le XVII^e sur les inscriptions laissées par les souverains achéménides. Leur décodage a été rendu possible grâce à une collaboration entre plusieurs disciplines : l'archéologie, l'épigraphie, la philologie et l'histoire en donnant naissance à ce que j'appelle la « traduction archéologique ». Sur le fond des préoccupations scientifiques de l'époque, on montrera comment les chercheurs européens sont parvenus à déchiffrer ces inscriptions, contribuant ainsi au développement et au renouvellement de la linguistique historique.

Les inscriptions au service d'une archéologie des langues

Le rapport au passé est un enjeu qui traverse nos sociétés depuis l'Antiquité. S'il est vrai que chaque parcelle d'un territoire témoigne de son passé, soit par les vestiges directement façonnés par l'homme (monuments, objets), soit par les traces indirectes de son

action (érosion, déboisements, paysage, etc.), il est également vrai que le passé est une construction qui s'élabore différemment selon les sociétés et selon ce qu'elles perçoivent comme leurs enjeux et leurs priorités du moment. La tâche de l'archéologie est de fouiller les sites historiques et d'interpréter les données recueillies pour reconstruire l'histoire d'une société ou d'une civilisation. Entre autres vestiges, les inscriptions achéménides sont une clé essentielle pour reconstruire l'histoire de la Perse antique. À une époque où l'écriture était principalement utilisée à des fins pratiques (administratives et commerciales) les témoignages directs des inscriptions, publiquement exposées et contemporaines des événements qu'elles enregistraient, ont inévitablement exercé une grande influence sur les gens de l'époque. Les rois et les représentants de la classe dominante n'ignoraient pas le pouvoir de l'écriture. La rédaction de ces inscriptions n'était donc pas fortuite. On a constaté qu'elle s'intégrait dans une longue tradition et qu'elle était stylistiquement soignée. Les textes qui nous sont parvenus ne représentent qu'une infime partie de ce qui existait. Parmi ces documents, on trouve des décrets et des édits impériaux, des lettres officielles, des documents administratifs et comptables, des inventaires, des listes de magistrats ainsi que des documents privés et des textes religieux. Ces documents rédigés dans des langues disparues sont restés lettre morte jusqu'à leur découverte par des voyageurs, des arpenteurs civils ou militaires et des archéologues, pour la plupart européens.

C'est l'intérêt pour l'origine et la filiation des langues qui, à partir de la fin du XVIII^e siècle, conduit les Européens à se pencher sur les anciens textes orientaux, en particulier les inscriptions, mais aussi les textes sacrés de la Perse antique que les prêtres zoroastriens avaient emportés en Inde après la conquête islamique ; proche du vieux perse des inscriptions, la langue de ces textes avait été plus longtemps et mieux préservée.

Stimulés par le mythe d'une protolangue, les travaux philologiques se sont intensifiés au XIX^e siècle. Les inscriptions achéménides ont été utilisées par les philologues pour établir des similarités lexico-sémantiques et grammaticales qui, espéraient-ils, leur permettraient de remonter jusqu'à la langue mère. Pour atteindre ce but, ils ont parcouru un long chemin aux détours imprévisibles dont on rendra compte plus loin. La compréhension des inscriptions achéménides est passée par deux étapes : le déchiffrement des alphabets et la traduction des textes proprement dits.

Percer le secret des langues mortes ou disparues est un exercice ardu. Les textes des temps les plus reculés peuvent survivre pendant des millénaires, mais tant qu'ils ne sont pas décodés, ils ne signifient pas grand-chose pour le lecteur moderne. Ils remplissent la fonction d'archives écrites d'une civilisation disparue. Les inscriptions achéménides sont rédigées dans des langues mortes ou tombées dans l'oubli. Elles sont gravées sur des matériaux plus ou moins fragiles : pierre, métal, argile, bois, papyrus ou parchemin. La tâche de l'épigraphie est de déchiffrer ces archives découvertes dans les ruines des monuments ou gravées à flanc de montagne. La difficulté tient au fait que ces inscriptions sont souvent incomplètes car elles ont été endommagées par la nature et par les hommes. Un autre problème est que le contexte dans lequel les textes ont été produits n'existe plus, ou bien il n'existe qu'à l'état fragmentaire. La compréhension des inscriptions achéménides est passée par deux étapes : le déchiffrement des alphabets et la traduction des textes proprement dits. En bref, « la traduction archéologique » est basée sur la découverte des inscriptions par les archéologues, le décodage de ces inscriptions par les épigraphes et leur analyse par les philologues du point de vue du contexte, de la linguistique et de l'histoire.

L'écriture cunéiforme des inscriptions

Il existe plusieurs types d'écritures cunéiformes. La plus ancienne, utilisée dans le sud de la Mésopotamie, remonte au-delà de 3000 ans av. J.-C. et se présente comme un alphabet élémentaire. Le cunéiforme était utilisé par les Babyloniens et les Assyriens ainsi que par les Hittites d'Anatolie, les Hourrites de Syrie ou encore les Élamites qui habitaient le sud de l'Iran d'aujourd'hui. Le cunéiforme babylonien a pris le pas sur les autres, devenant une sorte de *lingua franca* dans une grande partie de cette région à mesure que son apprentissage et son usage s'y développaient (Walker 1987: 33). Cette écriture classique est complexe, voire opaque – probablement de manière intentionnelle. D'abord, elle est symbolique, c'est-à-dire qu'elle représente le sens par des symboles : par exemple, des jambes pour signifier l'action de « marcher ». Ce système est toutefois limité puisqu'il ne permet pas d'exprimer des éléments abstraits comme les catégories grammaticales. Cette lacune conduit à utiliser des idéogrammes, qui font correspondre les symboles à des idées. Les textes ainsi rédigés avaient l'avantage de demeurer compréhensibles à la condition de connaître la valeur de ces symboles plutôt que la langue à laquelle ils appartenaient. L'adaptation de ce système par les peuples de la région, comme les Sumériens chez qui l'usage parlé de cette langue disparaît rapidement, rend cette symbolique de plus en plus difficile à comprendre. Les Sumériens, qui ont une langue monosyllabique, vont réformer cette écriture idéogrammatique et la simplifier. Elle comptera une centaine de caractères à la différence du babylonien de la même époque qui en utilise plus de trois cents (Walker 1987 : 16). Les Sumériens adoptent un alphabet syllabique dans lequel aucune consonne n'est indépendante, c'est-à-dire que chaque consonne est toujours précédée ou suivie d'une voyelle. Cet alphabet comportait plusieurs caractères pour représenter chacune des quatre voyelles *a*, *e*, *i* et *u*. D'où le foisonnement

des caractères élémentaires à côté desquels il existe aussi une abondance de caractères complexes. Ainsi, dans l'écriture des Sumériens une même syllabe peut s'écrire de plusieurs manières et, inversement, chaque caractère a plus d'une valeur. Une telle polyvalence rend cette écriture difficile à décoder. Les variantes forment un répertoire de plusieurs centaines de caractères. La complexité des textes est aggravée par la diversité des signes auxquels devaient correspondre des prononciations différentes : on suppose que le sumérien est une langue à tons à la manière du chinois (Lecoq 1997 : 60). De plus, il n'y a pas d'espace entre les mots. À l'exemple du sumérien, l'écriture élamite était initialement pictographique, mais elle s'est considérablement simplifiée. À l'époque achéménide, le syllabaire élamite comporte à peine plus d'une centaine de signes tandis que le babylonien de la même époque en utilise plus de trois cents (*op.cit.* : 63).

Développée par les Achéménides, l'écriture cunéiforme vieux perse est totalement différente (*op.cit.* : 59). Cette écriture semble voir le jour sous le règne de Darius I^{er}. Son usage est limité aux inscriptions des rois achéménides gravées sur la pierre ou d'autres matériaux durables et il est de nature utilitaire. Après la conquête macédonienne, cette écriture cessera d'être utilisée. Il faut souligner que les caractères du vieux perse (à l'exception de la lettre « l ») sont sans rapport avec les caractères mésopotamiens. Il est surprenant que les Perses n'utilisent ni le babylonien ni l'élamite et qu'ils inventent une écriture tout à fait différente. Si l'écriture cunéiforme des inscriptions achéménides dérive de l'élamite, les inscriptions du vieux perse relèvent d'un mode d'écriture nouveau et infiniment plus simple. Le cunéiforme achéménide est parfois considéré comme une écriture alphabétique, bien que techniquement ce ne soit pas tout à fait exact. Cette écriture comporte quarante-quatre caractères indépendants:

1. Trente-six caractères phonétiques, y compris trois signes pour les voyelles *a*, *i* et *u*. Certains caractères correspondent à une consonne indépendante de la voyelle suivante, comme *p* ou *s*. La forme des autres consonnes change avec la voyelle suivante.

2. Sept (à huit) idéogrammes, y compris *roi*, *territoire* et le nom du dieu *Ahuramazdâ*.

3. Un clou oblique sert à séparer les mots (ce signe est absent des écritures syllabiques akkadienne et élamite).

4. Une série de chiffres empruntés à l'akkadien.

Le décodage des inscriptions en Europe

Le décodage des inscriptions est passé par trois étapes : 1) les premières observations des Européens et la formulation d'hypothèses sur l'origine des épigraphes; 2) le déchiffrement et les débats philologiques sur les langues des inscriptions; 3) les études sociohistoriques sur la Perse achéménide à partir des inscriptions découvertes.

On l'a dit, l'histoire du décodage des inscriptions achéménides commence au XVII^e siècle. Ce siècle se caractérise par certains grands événements sociopolitiques et particulièrement par l'expansion de l'horizon linguistique. L'éveil des nations, le développement des littératures et des traductions de la *Bible* en langues « vulgaires » ou encore le désir de consolider le statut international ou officiel des langues non latines font naître les grammaires des vernaculaires. Les études philologiques ajoutent au latin des langues de culture comme le grec et l'hébreu. Certains érudits ajoutent l'arabe pour mieux comprendre les textes sacrés (Marchand 2009 : 16). Les études grammaticales de l'hébreu, de l'arabe, du grec et des langues européennes modernes s'inscrivent dans l'évolution des intérêts linguistiques des Européens. Certains changements, comme l'invention de

l'imprimerie et la nécessité d'uniformiser l'orthographe des langues vernaculaires ou encore les questions de prononciation déclenchent une réflexion sur la structure du langage et la représentation écrite (Nifadopoulos 2005 : 465).

Par ailleurs, l'Europe veut approfondir la connaissance des pays orientaux avec lesquels elle entretient des rapports économiques et politiques. Cet intérêt pour l'Orient remonte à l'époque où les chrétiens cherchaient les traces historiques de la Bible, en particulier celles des prophètes, et où les théologiens étaient alors curieux de visiter les lieux pertinents à l'histoire sainte (Kohl 2001 : 26). Le philologue français Joseph Justus Scaliger (1540-1609) est un des premiers philologues qui parlent de l'ancienneté de la Perse. Il lance un débat sur la chronologie en affirmant que l'histoire de l'Antiquité ne s'arrêtait pas aux Grecs et aux Romains et qu'il faut la chercher chez des peuples plus anciens, comme les Perses, les Babyloniens ou les Égyptiens (Reinach 1907 : 52). C'est un des premiers témoignages de l'intérêt porté à ces cultures dans les débats historiques. On croyait à l'époque que l'ancienneté était synonyme de supériorité. Jusqu'alors, la doctrine communément admise était que les premiers humains apparus sur la Terre étaient les Israélites et que l'hébreu, langue du paradis, était l'ancêtre de toutes les autres langues. Pour la première fois, Scaliger conteste la chronologie judéo-chrétienne dérivée de l'Ancien Testament. L'étude des langues orientales, en particulier le sanscrit et le perse (en l'occurrence du vieux perse et de la langue de l'*Avesta*) vont ruiner la croyance en l'antécedence de l'hébreu (Marchand 2009 : 13-14).

La connaissance de la culture indo-persane prend son essor au XVII^e siècle avec le va-et-vient des diplomates et des commerçants. Les tapis, les soieries, les armes, les calligraphies et les manuscrits illustrés de la Perse vont pénétrer et se répandre en Europe. Les Européens cherchent à établir des liens diplomatiques et politiques avec les Iraniens,

ennemis eux aussi de l'Empire ottoman. Les voyages diplomatiques et commerciaux offrent l'occasion de découvrir les monuments historiques situés sur le parcours, comme en témoignent les journaux de voyage et les riches collections de documents et d'objets archéologiques qui serviront de base pour le développement des études orientales.

En 1620, l'ambassadeur castillan Don Garcia de Silva Figueroa (1550-1624) visite Takht-e-Jamshid (« le trône de Jamshid », roi mythologique de l'Iran) et Čehel Menâr (« les quarante Minarets » comme on appelait alors Persépolis). Il écrit que les inscriptions remontent à Darius de Hystaspe. Il avance que le site est celui de Persépolis et que les inscriptions sont en vieux perse. Après sa visite, Garcia de Silva décrit les splendeurs de Persépolis dans une lettre qu'il adresse à Alfonso de la Cueva, marquis de Bédmar. Cette lettre fait une grande impression dans les milieux savants de l'Europe et elle est rapidement traduite en latin et en anglais (Fernández Duro 2007).

En 1621, le voyageur et traducteur italien Pietro della Valle (1586-1652) avance l'idée que les inscriptions doivent être lues de gauche à droite. Il recopie cinq signes qui lui paraissent être les plus fréquents (Humbach 2010). Comme lui, d'autres voyageurs visitent le site de Persépolis et transcrivent de façon plus ou moins rigoureuse quelques fragments d'inscriptions. En 1674, Chardin transcrit entièrement la première et la plus courte inscription achéménide, celle qu'on désigne sous le nom d'« inscription à la fenêtre » en raison de son emplacement (Emerson 1991). Elle sera publiée dans les journaux de Sir John Chardin en 1711. Le médecin et naturaliste allemand Engelbert Kämpfer transcrit cette même inscription ainsi qu'une autre (appelée inscription H) qui comporte 25 lignes. Dans son livre publié en 1712 – partiellement traduit du latin par l'iranologue Walter Heinz sous le titre *Am Hofe des persischen Grosskönigs* (1977) – il se demande si l'écriture nouvellement trouvée est alphabétique, syllabique ou idéographique. C'est lui qui a insisté

sur l'emploi du terme cunéiforme selon la forme de clous et de coins. En 1714, il publie deux inscriptions : l'une en vieux perse, l'autre babylonienne (Haberland 2009).

Symboles des premiers efforts pour institutionnaliser et développer les pratiques scientifiques, de prestigieuses institutions voient le jour au XVII^e siècle : à Paris, l'Académie française en 1634 et l'Académie des sciences en 1666, précédée de quelques années par la fondation de la Royal Society à Londres en 1662. À côté de ce type d'institutions, la curiosité scientifique est entretenue par la vulgarisation de la recherche et par les lieux de sociabilité savante. Ce sont par exemple les cafés, comme à Paris, le Procope fondé en 1688, ou encore les nombreux cercles, cénacles et salons comme celui de l'hôtel de Rambouillet, l'un des plus anciens et des mieux fréquentés, où des hommes et des femmes de lettres se réunissent pour discuter de philosophie, de sciences, ou de littérature. Malgré sa diversité, le mouvement académique se développe selon une dynamique propre à l'esprit des Lumières, qui se définit par son caractère international. Bien que regroupés selon leur spécialité, les érudits forment une sorte de République des savants. Grâce à leurs publications, les académies deviennent des lieux d'échanges et de diffusion du savoir scientifique à l'échelle européenne. Elles sont partout le lieu privilégié de discussions, de débats, d'échanges et d'émulation. Dans la seconde moitié du XVII^e siècle, un réseau dense, homogène et cohérent d'académies se généralise dans toutes les capitales de l'Europe. Cette tradition se poursuit durant la première moitié du XVIII^e siècle où les nouvelles académies se multiplient : Berlin (1700), Bologne (1711), Saint-Pétersbourg (1724), Stockholm (1739), Copenhague (1745).

Dans le domaine de l'orientalisme, l'institution la plus ancienne est l'Académie des inscriptions et belles-lettres fondée en 1663. Si elle a aujourd'hui pour mission de promouvoir la connaissance historique, archéologique et philologique des cultures et des

civilisations passées, européennes ou non européennes, cette académie n'est d'abord qu'un groupe informel composé de quatre membres qui siègent à l'Académie française. Au siècle suivant, cette commission de spécialistes posera les fondements de plusieurs sciences nouvelles, dont l'archéologie, l'épigraphie et la philologie.

Au XVIII^e siècle, le développement des fouilles archéologiques et les découvertes épigraphiques donnent un puissant élan à la connaissance des cultures orientales. La contribution des savants anglais et français aux débats philologiques entourant les textes orientaux s'inscrit dans un mouvement qu'on appellera plus tard l'Orientalisme (Marchand 2009 : 25). On porte une attention particulière aux langues orientales, surtout le sanscrit et le persan. On peut dire sans exagération que la découverte des inscriptions achéménides ainsi que la traduction des textes sacrés zoroastriens ont préparé le terrain pour une rénovation de la philologie. L'intérêt pour les textes zoroastriens et la langue avestique est illustrée par les travaux de Thomas Hyde (1636-1703) sur la religion de la Perse antique (*Historia religionis veterum Persarum*, 1700) :

Hyde's work, more than a synthesis and summary of existing ideas about Zoroaster, is a work of scholarly (and, it must be conceded, some religious) enthusiasm. As is always pointed out in modern references to Hyde's work, he did not have access to manuscripts of the Avesta, nor did he study the Pahlavi commentaries (*zand*). Moreover, he believed Zoroaster had prophesied about Christ and borrowed from Ezra and other Jewish prophets; unlike many previous treatments of non-European religions and cultures, however, Hyde's work showed the Persians in a most favorable light, even going so far as to pay them the ultimate compliment in admitting Zoroaster to the circle of recipients of divine revelation in the line of Abraham (Williams 2004).

Les travaux de Hyde ont contribué à donner une image attrayante des Perses aux savants contemporains. Ils ont influencé les philosophes français et notamment Voltaire, qui s'est appuyé sur son livre pour rédiger l'article « Zoroastre » dans le *Dictionnaire philosophique* (1764). C'est à Oxford, en 1700, une dizaine d'années avant Kämpfer, que Hyde emploie pour la première fois le terme *cunéiforme* pour désigner les écritures mésopotamiennes. Aux XVIII^e et XIX^e siècles, d'autres parleront de *flèche* ou emploieront le terme *cuneatic*.

Aussi fragmentaires soient-elles, les premières transcriptions des inscriptions royales achéménides permettent aux orientalistes européens de se pencher sur les écritures cunéiformes. En 1762, Jean-Jacques Barthélemy (1716-1795), archéologue et écrivain français, observe que l'une des inscriptions de Persépolis est similaire à l'écriture déjà trouvée sur des briques à Babylone. La même année, le comte de Caylus (1692-1765), archéologue et membre de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, découvre une inscription quadrilingue sur un vase de l'époque de Xerxès (Harper, 1897 : 294). L'explorateur et géographe danois Carsten Niebuhr (1733-1815) a soigneusement recopié de nombreuses inscriptions de Persépolis dans ses notes de voyage qu'il publie en 1765. En 1778, il relève l'existence de trois alphabets différents et fait l'hypothèse que ceux-ci correspondent probablement à trois langues différentes. Les copies de Niebuhr font état d'un alphabet de 42 lettres (certaines plus tard abandonnées) ainsi que du clou oblique qui sert à séparer les mots.

À partir de sa connaissance d'une trentaine de langues, William Jones (1746-1794), juriste, linguiste et traducteur à qui l'on doit la fondation en 1784 de la Royal Asiatic Society (plus tard connue sous le nom de Royal Asiatic Society of Bengal), reprend l'hypothèse d'une famille de langues indo-européenne dans son étude de 1786 intitulée *The Sanskrit Language*. Auparavant, Jones avait publié sa traduction d'une grammaire du

persan sous le titre *A Grammar of the Persian Language*. La publication, en 1771, de ce livre de référence coïncide avec celle de l'*Avesta* par Anquetil-Duperron qui, dans sa préface, annonce qu'il est en train d'écrire l'histoire de la langue persane depuis Xénophon. Ce projet ne verra jamais le jour, mais il témoigne de l'émulation entre les savants européens qui étudient le vieux perse. Cette langue que Jones qualifie de « langue perdue » fait alors l'objet d'un vif débat dans lequel sont engagés les philologues orientalistes d'Oxford, et Jones lui-même, ainsi que les encyclopédistes français. On accuse Anquetil-Duperron d'avoir falsifié les textes zoroastriens (Tavakoli-Targhi 2001 : 23-25). Toutefois, les controverses autour de l'authenticité des manuscrits que l'indianiste a rapportés en France n'ont pas empêché que ceux-ci soient lus et discutés par des poètes, des philosophes et des théologiens dans toute l'Europe.

En 1754, Anquetil-Duperron s'était embarqué pour l'Inde dans l'espoir d'y apprendre le sanscrit. Il ne lui fut pas facile de convaincre les spécialistes de lui enseigner cette langue, car le sanscrit était alors considéré comme une langue sacrée et donc exclusivement réservée au clergé. Durant son séjour en Inde entre 1755 et 1761, il n'a pas oublié que l'étude du vieux perse et de l'*Avesta* (recueil des textes sacrés de la religion mazdéenne) avait eu une place prépondérante dans la vie intellectuelle des Perses de l'Inde bien avant que lui-même ne s'y intéresse. C'est donc avec l'aide de prêtres parsis, descendants des mages persans qui s'étaient réfugiés en Inde après l'invasion arabe, qu'il a cherché à obtenir ce qu'il pensait être un texte védique. Quand en 1762 il est rapatrié en France après la prise de Pondichéry, il revient avec 180 volumes dont beaucoup de manuscrits, parmi lesquels les vedas et l'*Avesta* ainsi que des échantillons de presque toutes les langues de l'Inde. Sa traduction de l'*Avesta* fut aussitôt retraduite dans plusieurs langues européennes dont l'anglais et l'allemand. Surtout, cette toute première traduction

occidentale de l'*Avesta* fut déterminante pour comprendre le vieux perse en raison de la proximité de cette langue éteinte avec la langue avestique des textes mazdéens (Duchesne-Guillemin 1985). Si les textes et la traduction de l'*Avesta* ainsi que les échantillons linguistiques d'Anquetil-Duperron ont ouvert la voie de la connaissance des langues et des cultures indo-iraniennes, on aurait tort de sous-estimer l'apport des savants persans de l'Inde, car ils ont eux aussi grandement contribué au développement de l'étude des langues et des religions (Tavakoli-Targhi 2001 : 22). Une vingtaine d'années après le retour d'Anquetil-Duperron en France et la publication de *Zend Avesta*, le linguiste et orientaliste Sylvestre de Sacy (1758-1838) parvient pour sa part à déchiffrer les inscriptions pehlevies de Naqsh-e-Rostam en 1793. L'attention est ainsi attirée sur la formule « roi des rois », qui remonte à la période sassanide.¹¹

Les vifs débats autour de l'authenticité des textes avestiques traduits et rapportés par Anquetil-Duperron illustrent la rivalité des érudits anglais et français qui s'affrontent sur le terrain des études de l'Inde et de la Perse. Mais ce sont les Allemands qui triomphent dans le domaine de la philologie comparée en mettant à profit le résultat des recherches de ces concurrents ainsi que les traductions anglaises et françaises. Durant la deuxième moitié du XVIII^e et au début du XIX^e siècles, les études orientalistes et la philologie se sont développées parallèlement : « En effet, jusque-là, l'enseignement des langues orientales était assuré par des professeurs qui étaient plus théologiens qu'orientalistes » (Métais 2009). Autrement dit, les théologiens avaient la haute main sur les études et l'enseignement des langues orientales et leur souci était de trouver de nouvelles sources d'inspiration. La traduction d'œuvres importées de l'Inde et celle des

¹¹ La dynastie des Sassanides a régné sur la Perse de 224 jusqu'à l'invasion arabe de 651.

textes zoroastriens de l'anglais et du français vers l'allemand provoquent une révolution qui n'est pas que linguistique :

In 1792, Jones published the first Sanskrit text, and even earlier, in 1789, he published a translation to English of a Sanskrit drama (*Shakuntala* by Kalidasa), which was then translated to German. The German translation is seen to have made a major impact on the literary circles, especially on Goethe and Johann Gottfried von Herder [...] August Wilhelm von Schlegel, Friedrich Schlegel, Franz Bopp, and Wilhelm von Humboldt (Wokoeck 2009 : 96).

La philologie, en particulier celle des langues orientales, va devenir une partie essentielle de l'enseignement universitaire:

L'orientalisme en Allemagne, une « science importée », est devenu une discipline dominante dans le système universitaire et scientifique au niveau international, jusqu'à constituer un réservoir de références et de modèles pour les sciences sociales naissantes à la fin du XIX^e siècle (Métais 2009).

Dès la fin du XVIII^e siècle, de nombreux philologues allemands s'étaient tournés vers le décodage des inscriptions achéménides grâce au travail de l'explorateur et géographe danois Carsten Niebuhr (1733-1815). Rappelons qu'après avoir identifié trois alphabets dans les inscriptions trilingues recopiées à Persépolis, celui-ci avait émis l'hypothèse que ces alphabets correspondaient à trois langues différentes. Les copies de Niebuhr font état d'un alphabet de 42 lettres (certaines plus tard abandonnées) ainsi que du clou oblique qui sert à séparer les mots. L'origine des inscriptions avait été mise en doute. Certains croyaient que les ruines de Čehel Menâr (Persépolis) étaient celles du palais d'Arsacide où avaient régné les empereurs parthes entre le III^e siècle av. J.-C. et le III^e siècle apr. J.-C. Ils croyaient donc aussi que les inscriptions étaient rédigées en parthe (moyen perse). Mais en comparant les inscriptions pehlevi (la langue des Parthes et des Sassanides) avec les inscriptions achéménides, le théologien et orientaliste allemand

Friedrich Münter (1761-1830) confirme en 1798 que ces inscriptions datent de la dynastie achéménide. Il affirme que les copies dites Niebuhr I (en vieux perse) sont alphabétiques; que les Niebuhr II (appelées plus tard élamites) sont syllabiques tandis que les Niebuhr III (plus tard considérées comme babyloniennes) sont idéogrammatiques ou hiéroglyphiques. Il suggère également que les trois textes partagent le même contenu. Dans l'inscription en vieux perse (Niebuhr I), il classe les voyelles selon leur fréquence et identifie correctement *a* (ou *e*), et la consonne *b*, le séparateur du mot et le titre « roi des rois ».

Toujours en 1798, l'orientaliste allemand Oluf Gerhard Tychsen (1734-1815) dresse une liste de vingt-quatre signes phonétiques ou alphabétiques, dont *a*, *u*, *d* et *s* qu'il identifie à peu près correctement. Il note aussi des séquences répétées et identifie apparemment le caractère séparateur de mots. Cependant, il conclut incorrectement que les inscriptions appartiennent à la période parthe.

Une vingtaine d'années après ces découvertes, l'orientalisme entre dans les universités allemandes. Les premiers cercles universitaires se forment dans les grandes villes comme Iéna (1817) et Bonn (1818). En s'appuyant sur les nouvelles données philologiques, les Allemands cherchent le berceau linguistique en Iran et en Inde. Rappelons que ces travaux s'inscrivent dans le paradigme « paléontologique » qui domine à l'époque dans les sciences humaines et que leur appareil conceptuel est issu lui aussi des sciences de la nature, comme la géologie, la botanique ou la zoologie, à la recherche d'une explication des « origines » et des mécanismes de l'évolution. Les Allemands se concentrent sur la généalogie linguistique, l'étymologie et la grammaire des langues perses et indiennes (surtout védique et sanscrite). Herder est un exemple type. Intéressé par l'origine des langues, il étudie le sanscrit et le vieux perse. Toutefois, ses recherches débouchent sur des considérations autres que linguistiques :

Ce n'est qu'avec Herder (1744-1803) que l'étude des langues perdit quelque peu son aspect biblique. Dans son *Traité de l'origine du langage* (1772), il estimait en effet que le langage ne reflétait pas une réalité métaphysique préexistante, mais était un produit historique des communautés humaines particulières. Situé au cœur du Volk, il exprimait les particularités profondes propres à chaque communauté d'hommes. (Métais 2009)

Dans son essai sur la langue et la philosophie des Indiens (*Über die Sprache und Weisheit der Indier*, 1808), Friedrich Schlegel considère que le sanscrit est la langue primordiale (*Ursprache*) d'où les autres dérivent (grec, latin, persan, gothique). Continuateur des idées de Schlegel et observateur attentif des ressemblances entre le sanscrit, le persan, le grec, le latin, mais aussi les langues germaniques et celtiques, Franz Bopp (1791-1867) fonde la « grammaire comparée » des langues indo-européennes. Publiée en 1816, sa première étude sur la conjugaison des verbes du sanscrit comparée à celle du grec, du latin, du perse et du gothique signe l'acte de fondation de cette nouvelle discipline. Par opposition aux travaux de ses prédécesseurs, qui étaient centrés sur la recherche de racines étymologiques communes, l'étude de Bopp est originale parce qu'elle élargit cette recherche à la morphologie. Partis du verbe, ses travaux philologiques ultérieurs s'étendront à l'ensemble de la grammaire et conduiront à la publication en six volumes de sa grammaire comparée des langues indo-européennes (*Vergleichende Grammatik des Sanskrit, Zend...*, 1833-1862). Conformément aux orientations épistémologiques de l'époque, ses travaux ont pour objectif la mise au jour des structures matricielles de ces langues et, en dernier ressort, leur origine grammaticale commune. Bopp est à l'origine de l'invention d'une linguistique scientifique et, à ce titre, d'une révision majeure concernant les conditions de possibilité d'un savoir sur les faits de culture. En rapprochant une dizaine de langues et en démontrant leur parenté par la confrontation

de leurs paradigmes de déclinaison et de conjugaison, il a posé à la fois la méthode et les principes du comparatisme et de la linguistique historique (Rutkowski 2005 : 150). Il a rompu avec la tradition littéraire et philologique pour mettre en évidence les conditions de fonctionnement d'un « organisme », c'est-à-dire d'un système en évolution.

Pendant ce temps, l'épigraphiste allemand Georg Friedrich Grotefend (1775-1853) s'avère l'un des plus importants déchiffreurs du cunéiforme vieux perse. Entre 1802 et 1803, il parvient à une interprétation correcte, caractérisée par sa simplicité et sa logique. Il s'intéresse en particulier à deux inscriptions situées à Persépolis. La première est un titre apposé sur le porche du palais de Xerxès : « Xerxès, le grand roi, le roi des rois, fils de Darius, le roi, un Achéménide ». La deuxième reprend le même titre, mais pour Darius : « Darius, le grand roi, le roi des rois, le roi des pays, fils de Hystaspe, un Achéménide qui a construit ce palais. » (Lecoq 1997 : 25). Pour arriver à ce résultat, Grotefend relève d'abord les caractères répétés dans les séquences communes aux deux inscriptions, puis il a cherché la signification des groupes de caractères en reconstruisant les noms et les mots en vieux perse.

En France, la fondation en 1821 de la Société asiatique par un groupe d'orientalistes et de philologues marque les débuts de l'orientalisme scientifique. On a signalé l'impulsion donnée à la fin du XVIII^e siècle par la Royal Asiatic Society (fondé par Jones à Calcutta) à laquelle s'ajoute en 1778 la Bataviaasch Genootschap van Kunsten en Wetenschappen (Société batavienne des arts et sciences) fondée en Indonésie par le juriste et naturaliste hollandais Jacob Cornelis Matthieu Radermacher. Ces sociétés, nous l'avons dit, jouaient un rôle important pour la diffusion des connaissances et leur soutien aux nouvelles disciplines, mais il fallait fédérer ces efforts. La Société asiatique de France en prit l'initiative. Un an après la création de la Société asiatique, Champollion (1790-1832)

présente le déchiffrement de la pierre de Rosette à l'Académie des inscriptions et belles-lettres tandis que le linguiste français Eugène Burnouf (1801-1852), l'un des fondateurs de la Société asiatique et spécialistes de l'Inde, identifie dix ans plus tard les lettres *k* et *z* ainsi que les noms de certaines satrapies perses dans les inscriptions de Persépolis.

En 1823, le philologue danois Rasmus Christian Rask (1787-1832) clarifie l'emploi des consonnes en vieux perse. Il est le premier à lire le nom « Achéménide » et à identifier les lettres *m* et *n*. En 1836, l'orientaliste germano-norvégien Christian Lassen (1800-1876) révisé la version de Grotefend. Son étude explique l'utilisation des voyelles, explication qui sera achevée par Hincks, mais seulement dix ans plus tard. Il faut dire que le déchiffrement des mots perses est limité par les matériaux disponibles, à savoir les brèves inscriptions trilingues de Persépolis et celles de Ganj Nameh au flanc du mont Alvand (fig. 12). Ces dernières, également trilingues (vieux perse, élamite, babylonien), se divisent en deux parties juxtaposées ; la première est attribuée à Darius I^{er} et la seconde à son fils, Xerxès I^{er}. Toutes deux commencent par invoquer le dieu Ahuramazdâ avant de décrire le lignage et les hauts faits des deux rois. C'est grâce au déchiffrement de la plus longue des inscriptions trilingues, celle de Bisotun rédigée sur l'ordre de Darius I^{er}, qu'on a enfin pu décoder entièrement le vieux perse. On doit cette étape décisive à Sir Henry Rawlinson (1810-1895), militaire, diplomate et orientaliste britannique. L'inscription de Bisotun est un ensemble monumental de 15 mètres de haut par 25 mètres de large, perché à une centaine de mètres sur le flanc d'une montagne située sur la route reliant Babylone et Ecbatane, l'une des anciennes capitales achéménides. Les trois textes, respectivement en vieux perse, élamite et babylonien, sont d'inégale longueur. Le premier contient 414 lignes réparties sur 5 colonnes, le second 593 lignes et le dernier 112 lignes. Mais la partition adoptée par Lecoq (1997 : 85) donne 76 paragraphes pour le texte en vieux perse contre 69

pour les deux autres versions. L'inscription est accompagnée d'un bas-relief où figure Darius I^{er} tenant un arc, symbole de la royauté.

Passionné par l'écriture cunéiforme, Rawlinson parvient au péril de sa vie à copier l'inscription, signe par signe, à l'aide de moulages en papier mâché. Il s'y reprendra à deux fois. Stationné en Perse en 1835, il commence par transcrire les deux premiers paragraphes de la version en vieux perse et reprend la copie en 1837. En s'appuyant sur les travaux de ses prédécesseurs, en particulier ceux tout récents de Grotefend, il parvient à déchiffrer complètement le texte en vieux perse. En 1838 Rawlinson présente sa traduction du texte vieux perse de Bisotun devant la Royal Asiatic Society à Londres et devant la Société Asiatique à Paris. En 1843, après avoir été interrompu dans sa tâche par une mission en Afghanistan, il reprend le moulage des deux autres parties de l'inscription. La traduction des versions élamites et babylonienne est publiée en 1851 et conduira à fonder une nouvelle discipline, l'assyriologie. Il lui aura fallu une quinzaine d'années pour déchiffrer entièrement l'inscription trilingue de Bisotun. Mais plutôt que l'œuvre d'un seul, en réalité cette entreprise aura été l'aboutissement de travaux successifs. Les acquis en apparence minimes dans certains cas n'en étaient pas moins fondamentaux comme le rappelle Pallis dans *The Antiquity of Iraq* :

The foundations for a possible decipherment of the texts were thus laid by the discovery of the direction of the script, the three different kinds of writing, one of which was alphabetical and in Old Persian language, while all three kinds of writing gave the same text. But from this to the final interpretation and reading of the Old Persian inscriptions a period extending from 1798 to 1846 was to elapse, and it may be truly said that for the correct reading of each of the 33 letters the intense study of more than one investigator was often required (Pallis 1954 : 95-96).

Après Niebuhr, Tychsen, Burnouf, Rask et Gotefend, pour ne citer que les jalons les plus marquants, Edward Hinks (1799-1866), prêtre et explorateur irlandais, aura lui aussi contribué à déchiffrer les trois langues de Bisotun, comme en témoigne la série de monographies publiées à partir de 1846 et jusqu'à sa mort. Déchiffreur des textes assyriens, il s'était initialement tourné vers l'écriture cunéiforme dans l'espoir de faciliter ses enquêtes hiéroglyphiques en Égypte. Il a été le premier à établir un système semi-syllabique (plutôt que consonantique) en accord avec la nature du vieux perse. Cependant, beaucoup de ses travaux sur le vieux perse ont été effectués dans l'ignorance du travail de Rawlinson auquel il n'a pas eu accès. Si sa contribution et celle de Rawlinson a marqué un progrès important, c'est parce que, contrairement au vieux perse, le cunéiforme babylonien résistait au déchiffrement tout comme l'élamite. Le procédé très différent qu'on appliquera plus tard pour les déchiffrer sera déterminant, mais il faudra encore beaucoup de temps pour résoudre les difficultés qui subsistaient à l'époque.

Après Rawlinson, l'étude du vieux perse progresse sur le plan de la grammaire et de l'interprétation du vocabulaire grâce au travail d'érudits allemands. Ainsi, en 1862, l'orientaliste et philologue Friedrich von Spiegel (1820-1905) publie *Altepersischen Keilinschriften* dans lequel il recense toutes les inscriptions connues à cette époque, le tout assorti d'un vocabulaire et d'une grammaire du vieux perse.

En 1877, l'orientaliste danois Niels Ludwig Westergaard (1815-1872) propose les premières interprétations de la version babylonienne de l'inscription de Bisotun, bien que la langue de cette version n'ait aucune parenté connue. Certains linguistes y voient plutôt la langue ancienne de Suse, et l'assyriologue et linguiste britannique Archibald Sayce (1846-1933) préfère le terme « élamite » puisque cette langue couvre un domaine plus vaste que celui de la seule ville de Suse.

L'indianiste et iranologue allemand Christian Bartholomae (1855-1925) publie en 1901 *Grundriss der Iranischen Philologie. Die Keilinschriften der Achameniden*, ouvrage du philologue allemand Weissbach (1865-1944) considéré comme un ouvrage irremplaçable en raison de la qualité de l'édition et du fait qu'il offre une traduction de toutes les versions (vieux perse, babylonien et élamite) des inscriptions achéménides :

The *Altiranisches Wörterbuch* was for decades and still remains the basis for all work on the Avesta and the Avestan language. It is still one of the essential tools of every Iranian scholar and is indispensable for any investigation of ancient Iranian literature. Its usefulness has by no means been impaired by the special indexes now available for many individual, mainly Old Avestan texts, nor by the new dictionary of Avestan proper names. It was and still is a model dictionary for any Indo-European language because of both its completeness and its critical examination and precise understanding of the vocabulary. Whatever imperfections remain in the book are due to the imperfect understanding of the texts at this early stage (Schmitt 1988).

Après 1904

Au terme de ce parcours, on voit que les travaux linguistiques européens du XVIII^e et surtout du XIX^e siècle n'ont pas cessé de solliciter la langue et les textes de l'*Avesta* ainsi que les inscriptions achéménides, en particulier leur version originale en vieux perse. Cette longue période de leur déchiffrement prend essentiellement fin en 1904. L'année 1904 marque un tournant dans l'histoire des études iraniennes, c'est en raison des nouvelles découvertes faites à Suse et à Persépolis et aussi parce qu'on vient de trouver de nombreuses inscriptions en vieux et moyen perse dans les oasis du Turkestan chinois. Une nouvelle voie et de nouveaux sujets de recherche s'offrent à la connaissance de l'histoire et de la culture iraniennes. C'est en 1904 que la publication des textes nouvellement trouvés

par un groupe d'archéologues allemands fait connaître la première expédition de Turfan (1902-1903) (Schmitt 2001).

Les travaux sur le vieux perse continuent, mais sur une voie qui n'est plus limitée à l'épigraphie de la période antérieure. En 1915, le linguiste français Antoine Meillet publie sa *Grammaire du vieux perse*. Émile Benveniste révisé et réédite cette grammaire en 1931. La dernière synthèse sur le vieux perse est celle du linguiste américain Ronald G. Kent. Son ouvrage de 1953, intitulé *Old Persian*, comprend un glossaire et une grammaire ainsi que tous les textes perses avec leur traduction. Dix ans plus tard, le spécialiste des langues indo-iraniennes Manfred Mayrhofer et le linguiste allemand Wilhelm Brandenstein révisent l'exposé grammatical de Kent dans *Handbuch des Altpersischen* (1964). Ils traduisent et publient les inscriptions récemment découvertes. Lorsqu'en 1997, Pierre Lecoq publie à Paris *Les Inscriptions de la Perse achéménide*, ce volume offre pour la première fois en français une traduction intégrale des inscriptions trilingues achéménides. Bien qu'il déclare avoir privilégié la traduction des textes rédigés en vieux perse, il a tenu compte des principales versions élamites et babyloniennes (Lecoq 1997: 9). La traduction des inscriptions joue un rôle essentiel puisqu'elle fournit des éléments de contenu qui permettent d'approfondir les connaissances ethnologiques, sociologiques et politiques de la dynastie achéménide.

Avant la Seconde Guerre mondiale, des archéologues de l'Université de Chicago, sous la conduite d'Ernst Herzfeld, ont fouillé méthodiquement le site de Persépolis et ces fouilles ont mis au jour un nombre considérable de tablettes élamites. Après 1945, les avancées technologiques, comme la technique de datation des objets, font progresser la recherche archéologique. Au début de l'année 1970, on découvre une statue de Darius le Grand couverte d'inscriptions quadrilingues (vieux perse, babylonien, élamite

et égyptien hiéroglyphique). Ces fouilles méthodiques des sites achéménides sont interrompues par la révolution islamique de 1979 et par les huit années de guerre contre l'Irak. Les recherches sur la période achéménide et sur la transition entre l'Empire achéménide et les royaumes hellénistiques connaissent un regain d'intérêt au cours des années 1990, non seulement en Iran, mais aussi en Asie Mineure occidentale, en Asie centrale et en Égypte (Briant 2004 : 24). On trouve des inscriptions araméennes dans les régions avoisinantes : en Afghanistan, en Égypte et dans le Caucase. En raison de l'immensité de l'Empire achéménide, les archéologues sont conscients du fait qu'il est difficile d'en reconnaître les vestiges et de les authentifier : « Si l'on prend l'exemple des inventaires de sites et d'objets au Caucase, on peut légitimement se demander où sont les Perses, et où est l'élite locale ? Au regard de la majorité des données archéologiques dont nous disposons, il est souvent délicat de distinguer les apports d'origines différentes (Briant 2005 : 25).

Une des dernières découvertes s'est produite en 2005 sur le site de Daskyleion près d'Ergili, en Turquie, dans le nord-ouest de l'Anatolie. Le site était fouillé depuis 1988 par une équipe de l'Université d'Égée située à Izmir. Daskyleion fut la capitale de la satrapie de Phrygie à partir du VI^e siècle av. J.-C. jusqu'à ce que ville soit occupée par les troupes d'Alexandre en 334 av. J.-C. On y a découvert un premier ensemble datant des Achéménides et composé de plusieurs édifices ainsi qu'une seconde construction dite « monument jaune », endommagée par les Byzantins à la fin du IV^e siècle. L'excavation a mis au jour un bâtiment incendié dont les murs sont attenants aux rochers. On présume que l'incendie remonte à la conquête perse. Après avoir été le théâtre de la révolte des Lydiens, la ville a été reconstruite par les Perses. Toujours en Turquie, des travaux récents effectués à Hisartepé ont porté sur un temple qui a été le site d'un sanctuaire de la période

phrygienne mais qui fut également utilisé durant la période achéménide, au V^e siècle av. J.-C., pour le culte zoroastrien.

En 2009, une mission archéologique de l'Université de Lecce en Italie a trouvé ce qui semble être les restes de l'armée perse engloutie dans les sables du désert occidental égyptien il y a 2500 ans. Si la nature de cette découverte était confirmée, une des grandes énigmes de l'archéologie serait alors résolue. La découverte en plein désert saharien d'armes en bronze, d'un bracelet et de boucles d'oreilles en argent et surtout de centaines d'ossements humains suscite l'espoir d'avoir enfin localisé l'armée e du roi Cambyse II qui aurait péri en 525 av. J.-C. dans une tempête de sable d'une ampleur cataclysmique. Ce serait le premier témoignage archéologique d'une histoire concernant les Achéménides relatée par Hérodote.

Ainsi, les efforts conjugués des savants européens pendant plusieurs siècles ont abouti à des avancées archéologiques et linguistiques remarquables. Du long parcours qui vient d'être effectué on retiendra que, par rapport au regard postcolonialiste sur ce qu'on appelle l'Orientalisme (au sens d'Edward Saïd), cette construction péjorative d'un Orient imaginé par l'Occident, l'histoire de la découverte des langues et des inscriptions de l'antiquité perse, mais aussi celle des intérêts scientifiques qui animaient les personnalités souvent exceptionnelles qui ont contribué à leur déchiffrement, donnent une perspective plus nuancée des rapports que l'Europe entretient depuis le XVI^e siècle avec les pays qui couvrent le vaste territoire de l'ancien Empire perse.

Chapitre 3

L'Iran moderne: traductions identitaires

Tout ce qui vient d'être exposé concerne l'identité préislamique de l'Iran. L'islamisation de l'Iran a eu pour effet d'occulter le passé de la Perse achéménide. Aujourd'hui, sous le régime théocratique instauré par la révolution de l'ayatollah Khomeyni,¹² cette identité continue d'être occultée. Dans l'Iran moderne, le retour au passé achéménide passe en réalité par deux stades où il sert des intérêts différents : d'abord ceux de la dynastie Pahlavi, puis ceux des opposants au régime théocratique. L'ensemble est lié par un même mouvement de traduction, qui fera l'objet de ce chapitre.

Deux courants identitaires: deux mémoires du passé

L'Iran moderne est le théâtre d'un affrontement entre deux courants identitaires. Le courant dominant est de nature religieuse, renforcé par un pouvoir théocratique qui s'efforce d'imposer une identité exclusivement islamique; l'autre, de nature nationaliste, milite pour une réforme de la société en s'appuyant sur le passé qui a précédé l'islamisation. À l'identité islamique imposée par le régime révolutionnaire en place, la société et les milieux intellectuels opposent une mémoire plus longue du passé et donc une autre représentation de l'identité iranienne ; celle-ci prend appui sur des travaux scientifiques, ceux des orientalistes occidentaux des derniers siècles auxquels les Iraniens, paradoxalement, n'avaient pas eu accès jusqu'à ce qu'ils soient traduits en persan à partir

¹² L'orthographe la plus courante, celle qu'on trouve dans la presse francophone, a été retenue, sauf dans les citations et les références, notamment en anglais, où le nom est orthographié différemment.

de 1970, sous l'impulsion du dernier shah. Ce mouvement de traduction, qui va s'accélérer sous le régime des mollahs, a pour fonction première de diffuser ces travaux dans la langue du peuple iranien.

Pour comprendre ce phénomène de traduction, il faut d'abord saisir l'importance de la Perse et les intérêts qu'elle a servis et continue de servir dans l'Iran contemporain. Dans le contexte actuel, un rapprochement s'impose entre l'intérêt éditorial et donc celui du public pour les ouvrages sur les Achéménides et l'hostilité du pouvoir islamique envers cette dynastie. Les statistiques les plus récentes montrant une recrudescence d'ouvrages sur la Perse ancienne prennent tout leur sens. Elles signalent que ce retour aux sources persanes relève bien d'un intérêt pour l'histoire, mais que cet intérêt est motivé. On peut faire l'hypothèse qu'il constitue une des formes de la résistance contre le pouvoir islamique.

L'Iran est entré dans le XX^e siècle avec des chars à bœufs et un mode de vie tribal. En l'espace d'un siècle, le pays a fait des progrès considérables dans tous les domaines. La scène politique iranienne a connu des mutations fondamentales et profondes : le mouvement du tabac (1891-1892), la Révolution constitutionnelle (1905-1908) de nature nationaliste et libérale après laquelle la dynastie des Pahlavi a évincé celle des Qâdjâr, la nationalisation de l'industrie pétrolière (1949-1953), la révolte de 1963 et enfin la Révolution islamique (1979) qui a mis fin à la monarchie en Iran. Tous les événements internes du siècle dernier concrétisent des affrontements entre, d'une part, le nationalisme laïque et réformateur soutenu par l'intelligentsia et, d'autre part, la tradition religieuse qui considère ce nationalisme laïque comme une menace d'occidentalisation.

En dépit de tous les bouleversements sociaux et politiques, les frontières de l'Iran sont restées remarquablement stables pendant plus d'un siècle alors qu'elles

n'avaient pas cessé de bouger depuis la formation de la Perse. Mais contrairement à celles de nombreux autres pays de la région, ces frontières n'ont pas été imposées par les pays occidentaux. Les Iraniens vivent plus ou moins aujourd'hui sur le même territoire que leurs arrière-grands-parents. Cependant, l'identité nationale de l'Iran est d'autant moins clairement définie que la société est multiculturelle et que les Iraniens s'identifient à la fois à leur histoire préislamique et à l'islam chiite. Trente ans après la Révolution islamique, le problème du rapport entre l'islam et l'identité iranienne est toujours en suspens. On peut même dire que l'instauration de la République islamique a exacerbé la situation. L'histoire de l'Iran confirme que l'ambiguïté inhérente à l'identité nationale provoque des crises au sein de la société. L'affrontement a atteint son apogée pendant et après la Révolution islamique. En s'opposant au shah Mohammad Reza Pahlavi dont le régime était jugé trop occidentalisé, l'ayatollah Khomeyni cherchait à sauvegarder les valeurs islamiques en même temps que l'identité islamique menacée. Le manifeste publié en 1980 par Khomeyni tient en une phrase : « toute la vie, de la naissance à la mort, se résume à l'Islam » et, selon lui, la politique repose sur le même principe :

When anyone studies a little or pays a little attention to the rules of Islamic government, Islamic politics, Islamic society and Islamic economy he will realize that Islam is a very political religion. Anyone who will say that religion is separate from politics is a fool; he does not know Islam or politics (1980).

La révolution n'aurait pas pu triompher sans la coalition des nationalistes et des partisans d'un régime islamique, mais les deux courants sont entrés en conflit dans les jours qui ont suivi. Le courant islamique s'est imposé contre ses rivaux historiques : deux ans après la révolution, le régime islamique a interdit tous les partis nationalistes et les a condamnés pour apostasie :

[...] the term “national” was considered to be non-Islamic and its use was interpreted as an overt act of opposition to Islam and the Islamic regime. Nationalism had an even worse fate, and was described by Ayatollah Khomeyni as being “against Islam”. Instead of “national interest,” the issues of Ummat-e Islami (the Muslim Community) were widely used in the declarations and speeches given by formal and informal decision makers in the Islamic Republic of Iran (Ahmadi 2008 : 30).

Ainsi, en usant de ses pouvoirs de chef d’État, Khomeyni a engagé une lutte inégale contre l’identité nationale. Par la suite, la légitimation graduelle de la référence islamique a pris une importance croissante pour devenir le point d’ancrage le plus solide du régime, non sans provoquer des crises sociales et une résistance identitaire. La République avait initialement fondé sa légitimité sur la défense d’un ensemble d’idéaux islamiques, mais la lourde insistance sur l’islamisation du régime s’est heurtée à des résistances internes et à une opposition de la part des intellectuels. La religion élevée au rang d’idéologie a progressivement perdu en popularité, ce qui a conduit à des déchirements au sein même du camp religieux. La résistance des Iraniens s’organise. La société civile se dresse contre l’identité qu’on lui a imposée.

Aujourd’hui, diverses raisons font nettement pencher la balance en faveur du nationalisme réformateur et les opposants cherchent différentes voies pour exprimer leur insatisfaction. À en juger par divers indicateurs sociaux, il semble que plus le régime met l’accent sur l’islamisation du pays, plus la société essaie de se réappropriier le passé préislamique. Ce sentiment de fierté s’est révélé depuis la Révolution islamique par le fait que de nombreux Iraniens se sont raccrochés à l’histoire de l’Iran préislamique et surtout à celle des Achéménides pour compenser une déception ou un mécontentement qu’ils ne

peuvent exprimer ouvertement, autrement dit pour manifester leur opposition silencieuse. Mais pourquoi les Achéménides en particulier?

La Perse achéménide au service d'une identité pré-islamique

Des trois dynasties qui régnaient avant l'invasion arabe, la dynastie achéménide tient encore une grande place dans la société iranienne. Comme on l'a expliqué dans le premier chapitre, les réalisations de l'empire après plus de deux siècles de domination présentait des réussites incontestables : c'était un des premiers grands empires du monde; la civilisation perse était installée sur tout le plateau iranien; on avait creusé le canal du Nil et construit des voies express pour relier les satrapies ; on avait établi ce que l'on considère aujourd'hui comme le premier système postal du monde ; on avait créé une monnaie qui était utilisée sur tout le territoire. De plus, les bas-reliefs des palais montrant des peuples pacifiques et se présentant des offrandes sont interprétés comme un signe que les peuples de l'empire vivaient en bonne entente, dans le respect mutuel de leurs cultures et de leurs religions. Cyrus le Grand, le plus emblématique des tous les souverains achéménides, est décrit comme un roi juste et il est perçu comme un défenseur des droits de l'homme avant la lettre. Cette vision idyllique résulte sans doute d'une construction de l'histoire, mais il reste que les vestiges offrent un portrait exceptionnel de l'Antiquité perse. Le fait que les Iraniens descendent des Achéménides nourrit donc chez eux un sentiment de supériorité par rapport aux autres peuples de la région. Dans l'imaginaire social, l'aspiration à la démocratie et le respect d'autrui sont enracinés dans la tradition perse illustrée par la dynastie achéménide:

Religious toleration was a remarkable feature of Persian rule and there is no question that Cyrus himself was a liberal-minded promoter of this humane and intelligent policy. Many other examples of Cyrus' help in restoring Babylonian

and alien shrines could be quoted, for this was part of a well thought-out policy [...] One remarkable characteristic which many historians attributed to Cyrus is his clemency to fallen rulers, in the true fashion of medieval chivalry (Mallowan 1976 : 414-415).

Après la défaite de l'empire achéménide conquis par les Macédoniens et après celle de l'empire sassanide tombé aux mains des Arabes dix siècles plus tard, la commémoration sans cesse renouvelée du passé achéménide donne aux Iraniens le sentiment d'appartenir à une grande nation. Même si les envahisseurs grecs (en 330 av. J.-C.) puis arabes (en 637) ont saccagé les sites qui témoignaient de ce passé et même si les prêtres ou « mages » zoroastriens se sont enfuis en l'Inde emportant avec eux les livres sacrés, les Iraniens se sont efforcés de préserver leur patrimoine préislamique. Les ruines sont aujourd'hui les seuls témoignages de la grande Perse. Ce qui subsiste dans les légendes, la mythologie et la littérature n'est qu'un pâle souvenir de la puissance des Achéménides.

Dès sa naissance, le courant nationaliste réformateur s'est trouvé à la fois associé à la sphère religieuse et en conflit avec elle. C'est au début du XIX^e siècle que le nationalisme laïque et libéral d'expression européenne pénètre en Iran sous l'influence de nombreux Iraniens qui ont séjourné ou étudié en Europe. La société iranienne devient alors très réceptive aux nouvelles idées et s'intéresse notamment aux recherches archéologiques. Selon les historiens, les premiers livres préislamiques furent publiés au XIX^e siècle après la fondation de l'école Dar al Fonun (« maison des sciences ») :

Founded in 1852, [Dar al Fanon's] mission was to train 'sons of nobility' for public service. By 1900 it was a fully-fledged polytechnic with more than 350 students. [...] At the turn of the century, the government opened four other secondary schools in Tehran, Isfahan, and Tabriz, and five new colleges affiliated with Dar al Fanon – two military colleges and schools of agriculture,

political science, and foreign languages. The last, through Government Printing Office, published more than 160 books [...] most significant of all, 10 histories of Iran, including pre-Islamic Iran, written mostly by Europeans. Thus Iranians began to see their own past as well as world history mainly through Western eyes (Abrahamian 2008 : 40).

La période chaotique qui entoure la Révolution constitutionnelle au début du XX^e siècle a effacé tous les efforts entrepris pour connaître l'archéologie préislamique. La traduction des ouvrages archéologiques a été suspendue pendant près d'un siècle. En 1942, l'érudit iranien Hassan Pirnia qui connaissait les langues européennes et l'archéologie, a rédigé la première histoire préislamique de l'Iran :

The person instrumental in writing the constitution was a recent returnee from Europe named Mirza Hassan Musher al-Mulk or Pirnia [...] He not only drafted the first electoral system and the fundamental laws, but also designed the national flag and modeled the interior ministry after its counterpart in Russia [...] He headed four cabinets and served in another eighteen. In retirement, he wrote a best seller entitled *Iran-e-Bâstân* (Ancient Iran) giving readers a highly patriotic account of pre-Islamic Persia (Āryanpour 2006 : vol. 3, 54).

Au début du XX^e siècle, Reza Khân, fondateur de la dynastie des Pahlavi et père du shah destitué, a lancé des réformes et essayé de laïciser le pays à l'exemple de son voisin Kemal Atatürk. Les Pahlavi ont toujours valorisé le patrimoine historique et l'attachement à la langue persane comme composantes de l'identité collective iranienne. Il est intéressant de noter que le nom *Pahlavi* (ou Pehlevi) choisi par le fondateur de la dynastie désigne aussi la langue des Sassanides, dynastie perse originaire du Fars qui régna de 226 à 651. Ce fut la dernière dynastie perse avant la conquête islamique. En choisissant

ce nom dynastique, Reza Khân renouait donc explicitement avec le passé préislamique de l'Iran. Les Pahlavi se sont distingués par la création d'institutions culturelles ayant pour but de renforcer la conscience nationale, comme l'Académie de la langue et de la littérature persanes ou la Société nationale du patrimoine. Ces deux organisations ont servi de tremplin aux traductions d'ouvrages archéologiques et ont surtout stimulé les études philologiques du vieux perse. Cette période a également été marquée par une politique d'aménagement linguistique où l'on a systématiquement remplacé les mots étrangers et surtout arabes par des mots purement persans. Dans les années 1940 cette tendance a suscité un vif débat sur l'origine des mots persans et a conduit des intellectuels nationalistes à approfondir les recherches philologiques et généalogiques sur la langue persane depuis les Achéménides. L'une des premières revues d'archéologie ayant publié ces recherches s'appelait *Iran-e-Bâstân* (Iran ancien). Influencée par l'idéologie nazie, elle mettait l'accent sur la racine aryenne des Iraniens (Arfa, *Univeralis* « Reza Khan »).

On a perdu la trace des recherches sur les Achéménides durant la période troublée des années 1950 et 1960. La publication systématique des premières traductions archéologiques vers le persan moderne commence en 1971, à l'occasion des festivités célébrant la 2500^e année de la monarchie. En établissant la Société royale Pahlavi, le shah Mohammad Reza a réalisé son ambition de faire connaître la grandeur de la culture iranienne et surtout la magnificence royale. En octroyant des bourses de recherche, il a encouragé les fouilles archéologiques ainsi que la traduction en persan des ouvrages publiés par les savants européens. C'est l'amorce d'un mouvement de traduction brièvement interrompu par la Révolution islamique, mais qui connaît une accélération sous le régime des mollahs, comme on le verra plus loin.

La récente polémique entourant l'emprunt au British Museum du cylindre de Cyrus le Grand est significative des enjeux du patrimoine préislamique. La presse britannique a fait état des négociations entourant le prêt du cylindre de Cyrus en vue de son exposition future à Téhéran. On estime que ce prêt pourrait améliorer les relations diplomatiques entre la Grande-Bretagne et l'Iran. Mais on ajoute que si ce prêt tarde à se matérialiser, c'est que les administrateurs du British Museum craignent la possible destruction de ce qu'on appelle encore l'Édit babylonien de Cyrus : « On the table it is a symbol rarely seen in Tehran, unless it's being burned by protesters outside the British embassy » (*BBC, 2009/10/12*). Les opposants au régime partagent et alimentent ces craintes :

The International Committee to Save Pasargad that was shaped three years ago by a large number of people who appreciate national and world heritages, would like to use the opportunity of Cyrus's Day to extend its best and warmest greetings for the occasion and repeat its plea to all those who appreciate the importance of Human Rights and its historical symbol in the shape of Cyrus's mausoleum, to put maximum pressure on the United Nations, and especially UNESCO, to use their utmost effective endeavors to save this invaluable treasure of human civilization. (site The International Committee to Save Pasargad 2007 : 2009)

On comprend mieux les enjeux identitaires et politiques de ce vestige quand on sait qu'il a servi la propagande du shah d'Iran.

Le cylindre ou édit de Cyrus et sa traduction

Le cylindre de Cyrus a été découvert en 1879 sur le site de l'ancienne Babylone pendant les fouilles du temple dédié au dieu Marduk (Walker 1987 : 158). Il

s'agit d'un cylindre d'argile conservé au British Museum sous le numéro 90920, et désigné sous le nom de « partie A ». C'est, selon Rawlinson déchiffreur de l'inscription de Bisotun, l'un des témoignages les plus importants qui nous restent de l'écriture cunéiforme (Adkins 2004: 105)). Il est couvert d'un texte fragmentaire de trente-cinq lignes. Un second fragment du cylindre est identifié comme « partie B » dans la collection Babylone de l'Université Yale (Dandamayev 1989 : 35). Ce fragment comporte les lignes 36 à 45 faisant suite au texte de la « partie A ». L'inscription n'en demeure pas moins incomplète. Au total, elle comporte donc quarante-cinq lignes dont les trois premières sont presque entièrement effacées.¹³ Depuis sa découverte, le décodage et la traduction de ce vestige ont occupé une place importante dans le paysage archéologique européen. Ce texte babylonien a été traduit en anglais (Nies 1920, Kent 1953), en allemand (Weissbach 1911, Berger 1970) et en français (Lecoq 1997). À ce jour, la traduction française de Pierre Lecoq est considérée comme la plus précise et la plus fidèle par les iranologues.

Le texte du cylindre raconte la conquête de Babylone par Cyrus en 539 avant J.C. Il ne contient aucune allusion à la fin de la prise de Babylone, ni à la reconstruction du temple de Jérusalem, mais il exprime la volonté de Cyrus de rétablir les divinités dans leurs anciens lieux de culte et de permettre aux populations de retrouver les demeures d'où elles ont été déportées (CB §10 ; Lecoq 1997 : 75).¹⁴ Le texte se compose de deux parties. La première décrit des événements de façon chronologique et impersonnelle à la manière d'une chronique. Cyrus y présente son titre et sa généalogie, puis il décrit brièvement la prise de Babylone. La seconde partie, rédigée à la première personne, développe la prise de Babylone avant d'annoncer la restauration des dieux et le retour des hommes que

¹³ La division du texte est différente selon les traductions. Les versions anglaise et allemande procèdent selon les lignes, qui sont au nombre de 45. La version de Lecoq divise le texte en 14 paragraphes.

¹⁴ Ici et dans ce qui suit, les parties A et B du cylindre seront désignées respectivement par CA et CB, suivi du numéro de la ligne.

Nabonide avait maltraités. Les informations rapportées par Hérodote ou encore par Xénophon dans la *Cyropédie* se trouvent ainsi confirmées.

Le texte est composé sous une forme archaïsante, néo-assyrienne, comme celle des inscriptions d'Assurbanipal (668-27 avant J.-C.) également trouvées à Babylone. Son style de rédaction poursuit la tradition mésopotamienne. La structure est elle-même typiquement mésopotamienne (Walker 1980 : 159). La partie principale, conservée en Grande-Bretagne, est amputée de deux parties importantes : le début du texte (§ 1) et la fin (§ 14). Cependant, les archéologues du British Museum, en collaboration avec l'Iran Heritage Foundation, ont trouvé de nouvelles pièces considérées comme des fragments du cylindre (BM 23/06/2010).

Il existe au moins cinq traductions persanes.¹⁵ La première (1942) est incomplète. Les suivantes sont conformes au texte original tandis que la dernière est le résultat de manipulations. C'est dire l'importance des enjeux qu'on associe à ce document. Dans l'Iran moderne, ces enjeux sont de nature politique et identitaire. C'est sous le régime de Mohammad Reza Pahlavi que débute l'intérêt porté du cylindre ou, plus exactement, l'instrumentalisation de son contenu.

Rappelons que Mohammad Reza Shah accède au pouvoir en 1953 à la suite d'un coup d'État anglo-américain contre la figure nationaliste et charismatique de Mohammad Mossadegh. L'exaltation ostentatoire de la Perse achéménide et du nationalisme lui servira à conquérir l'opinion à l'intérieur du pays et à exhiber son pouvoir au monde. À l'occasion du 2 500^e anniversaire de la monarchie persane, il se fait couronner avec son épouse. La vaste plaine

¹⁵ Ce sont respectivement celles de Hassan Pirnia (du français, 1942), de d'Arfa'i (du babylonien, 1977), celle de Razmjou (du babylonien, non datée, disponible sur le site du British Museum), celle de Nazila Khalhali (à partir de la version française de Pierre Lecoq, 2003), et celle remise par le shah Mohammad Reza Pahlavi à l'ONU en 1971, mais dont le traducteur n'est pas précisé. Néanmoins, cette même version manipulée, qui porte la date de 2009, circule sur Internet sous la signature de Qias-Abadi. Celui-ci ne révèle pas les « différentes sources » dont il dit s'être inspiré.

qui s'étend entre Persépolis et Pasargades est choisie comme site des festivités auxquelles sont conviés les chefs d'État et les corps diplomatiques du monde entier. Près des ruines de Persépolis, le shah fait ériger une ville de tentes, dont trois immenses tentes royales. Le contraste entre les fastes des célébrations et la misère des villages avoisinants est éclatant. À tel point que le shah interdit à ses collaborateurs de parler des coûts réels tellement ils sont exorbitants.

En marge de ces festivités, un comité d'experts a été chargé de créer la Société royale Pahlavi financée par la famille royale. Cette société a pour mission de promouvoir la recherche et d'organiser la traduction d'ouvrages archéologiques notamment ceux portant sur les Achéménides. On redessine les cartes de l'Iran depuis les Achéménides, on invite les philologues de renom à déchiffrer les inscriptions récemment découvertes, on collabore avec les archéologues européens et américains pour fouiller les sites archéologiques, on finance les recherches archéologiques par des bourses. En 1976, le shah remplace le calendrier solaire islamique (année 1355) par le calendrier impérial qui commence par la dynastie achéménide (année 2535). Ces actions sont perçues comme anti-islamiques et se heurtent à une opposition encore plus vive du clergé. Les conflits politiques intérieurs et la Révolution islamique interrompent brusquement les activités de la Société royale.

À partir du coup d'État de 1953, tandis que la police politique emprisonne et torture les opposants qui sont alors poussés à l'exil, le shah s'emploie à renforcer sa légitimité et à projeter une meilleure image de son régime à l'étranger. Pour cela, il instrumentalise le représentant le plus illustre des Achéménides, celui dont la stature est confirmée par les historiens. Dans *The White Revolution of Iran* (1967), le shah prétend que les Pahlavi sont dans la continuité dynastique des Achéménides. Cyrus le Grand est un

symbole qui à la fois sert de référence nationale absolue à l'intérieur de l'Iran et qui fait l'unanimité des historiens autour de sa stature exceptionnelle : «chacun se rend compte que les victoires de Cyrus ne se conçoivent pas en dehors de l'existence d'un État déjà structuré, d'une armée déjà organisée et entraînée, d'une autorité monarchique bien établie et de nombreux contacts avec les peuples et royaumes mésopotamiens et égéens. » (Briant 1996: 23-24). Dans *The Greek Achievement*, Freeman précise : « In scope and extent his achievements ranked far above that of the Macedonian king, Alexander the Great who was to demolish the empire in the 320s but fail to provide any stable alternative. » (2000 : 175). Dans le texte du cylindre, Cyrus souligne plusieurs fois que son armée est entrée pacifiquement dans Babylone (§ 7, 8 ; Lecoq 1997 : 183). Dans un autre passage, il déclare : « Cyrus les reçut en droit et en justice » (§ 4 ; *Ibid.* : 182). Le cylindre ou Édit de Cyrus offrait donc au régime de Mohammad Pahlavi une pièce de choix à exploiter pour masquer la répression et s'inscrire aux yeux du monde dans une tradition prétendument au service des droits de l'homme.

En 1971, le gouvernement iranien emprunte le cylindre au British Museum pour qu'il soit exposé au public pendant les festivités de 2500^e anniversaire de la monarchie persane. Cette contribution de l'Iran au progrès de la civilisation était ostensiblement donnée à voir au monde entier. À l'ouverture des festivités, le shah proclame : « Ô Cyrus, le grand roi, le roi des rois, le roi achéménide, le roi d'Iran. Moi, le roi des rois de l'Iran, je t'adresse les salutations respectueuses de ma nation. Repose paisiblement, car nous, les Iraniens, nous veillons, et nous veillerons toujours. » (notre traduction). Par ces paroles fortement codées, puisqu'elles reprenaient les antiques formules des grands rois perses, le shah se plaçait dans la lignée dynastique de Cyrus et il se déclarait comme son égal.

Cette même année 1971, le shah offre un facsimile du cylindre aux Nations Unies. Un communiqué de presse de l'Organisation daté du 14 octobre 1971 fait état de ce don remis au Secrétaire général de l'époque, U Thant, par la princesse Ashraf Pahlavi, sœur du shah régnant, lors d'une cérémonie officielle au siège de l'organisation à New York. Le texte du cylindre est immédiatement traduit dans les six langues de l'ONU. Pour mesurer la portée symbolique et diplomatique d'un tel cadeau, il faut rappeler qu'une conférence sur les droits de l'homme s'est tenue à Téhéran 1968, également sous la présidence de la princesse Ashraf Pahlavi. Dans son discours inaugural, le shah soutient que le cylindre de Cyrus constitue la première déclaration des droits de l'homme connue dans l'humanité. Cette caractérisation est immédiatement contestée par les spécialistes européens, notamment ceux du British Museum.¹⁶ Tous font valoir que cette interprétation ne tient pas compte de la nature du cylindre ni de la longue tradition de la littérature mésopotamienne dont il est issu. Or, cette interprétation repose sur un ensemble de manipulations intervenues dans la retraduction du texte.

Le texte intégral du cylindre a été traduit pour la première fois en persan à l'occasion du 2500^e anniversaire de la monarchie persane, comme l'atteste la Bibliothèque et les Archives nationales d'Iran. Dans cette première version, comme dans l'original, le traducteur utilise les tours impersonnels puis personnels. Mais cette deuxième partie a ensuite subi des ajouts faisant dire à Cyrus qu'il aspirait à la paix, à l'égalité et à la tolérance ; le grand roi vainqueur déclare qu'il respecte les droits des personnes et promet de tolérer les pratiques religieuses et culturelles. Par ces quelques phrases ajoutées, le traducteur présente Cyrus comme un roi tout puissant mais étonnamment large d'esprit et très en avance sur son temps. Or, ces phrases ressemblent à celles que le shah a lui-même

¹⁶ Parmi ces iranologues, figurent Émilie Kurt, Wilfred Lambert, Matthew Stopler et Josef Wiesehöfer.

prononcées durant les cérémonies du 2500^{ème} anniversaire et citées plus haut. Par ailleurs, dans le texte original, le dieu cité par Cyrus est Marduk, un dieu babylonien. Le traducteur l'a remplacé par Ahuramazdā, le dieu zoroastrien. Cette manipulation met en valeur l'origine persane de Cyrus. Les spécialistes, qui connaissaient le texte original, ont protesté contre cette version qu'ils ont qualifiée de propagande politique, sans aucun fondement scientifique.

Dans le contexte des événements qui ont mené à la Révolution islamique, la polémique s'est heurtée au silence des intellectuels iraniens. Avec la montée des sentiments nationalistes post-révolutionnaires, l'intérêt pour les Achéménides s'est ravivé et on s'est de nouveau intéressé au cylindre. Pourtant, on a consciemment ou inconsciemment négligé les différences entre les deux traductions. Aujourd'hui, toutes les citations tirées du cylindre proviennent de la version manipulée. Largement diffusée par les médias, celle-ci est devenue si populaire que Shirin Ebadi en a cité des extraits dans son discours de réception du Prix Nobel de la Paix en 2003.

Le mouvement des « traductions retour » : 1971-2009

Dès le début de la Révolution islamique, les extrémistes ont ouvertement manifesté leur hostilité envers le nationalisme iranien et particulièrement envers le passé achéménide. Pour le régime en place, la dynastie achéménide n'a aucune pertinence puisqu'elle fait partie de l'histoire non islamique de l'Iran. À cet égard, il est significatif d'entendre un fondamentaliste proclamer que Cyrus le Grand était un menteur, un dictateur et un homosexuel (Molavi 2005 : 9). Durant l'année qui a suivi la révolution, on a même tenté de détruire sa tombe à Pasargades ainsi que le palais de Persépolis – suivant la même logique que celle qui a conduit les talibans à dynamiter les bouddhas de Bamyan dans le nord de l'Afghanistan. En Iran, les villageois ont défendu ces sites prestigieux de toute leur

ardeur (Sciolino 2000 : 168). Dans ce même esprit d'éradication du passé préislamique, le régime a déclaré à la presse sa décision d'éliminer toutes les dynasties de l'histoire qu'on enseigne à l'école (*Ettela'at* : 2009/10/20).¹⁷

Pour contrer ces tentatives d'éradication de la part du régime islamique, la société iranienne se tourne vers la dynastie achéménide pour se réapproprier une partie de son identité collective, comme en témoigne la vogue des prénoms provenant de la période préislamique et surtout achéménide : Darius, Kuruš [Cyrus], Roxânnâ, Khashâyâr [Xerxès] ou Mândânâ (mère de Cyrus le Grand). La résistance de la société iranienne se manifeste surtout à l'occasion des fêtes nationales célébrées devant la tombe de Cyrus à Pasargades. Depuis 2004, le 29 octobre est célébré comme le Jour de Cyrus le Grand. Mais le phénomène le plus significatif est sans doute la montée en puissance des publications consacrées à la période achéménide, parmi lesquelles on compte un nombre très important de traductions.

La traduction des ouvrages archéologiques, en particulier la traduction vers le persan moderne des inscriptions achéménides, soutient la commémoration du passé préislamique de l'Iran et contribue ainsi fortement à ce courant identitaire. Ces ouvrages présentent pour la première fois au public iranien une traduction en persan moderne des inscriptions gravées sur les parois de rochers, le socle des statues ou sur des tablettes. Rappelons qu'à l'origine, la plupart des textes déchiffrés par les archéologues étaient rédigés dans trois langues : le vieux perse, le babylonien et l'élamite. Ces deux dernières langues ont disparu. Une fois traduites vers le persan moderne à partir des versions déchiffrées en anglais, en allemand ou en français par les orientalistes occidentaux, ces

¹⁷ Dans le même ordre d'idées, le quotidien de Téhéran *Ettela'at* (05/15/2010) rapporte qu'au terme de sa visite au salon du livre de Téhéran qui s'est tenu en 2010, l'imam Khomeïni a demandé qu'on retire de l'exposition tous les livres sur les Achéménides.

inscriptions redeviennent facilement accessibles à un large public. Ces traductions entrent alors dans le circuit des communications qui alimentent les débats au sein de la société civile et qui forment l'opinion publique (Edgar 2006 : 124). Elles renforcent et facilitent la diffusion d'un contre-discours qui ne peut pas s'exprimer ouvertement sur la scène politique.

Le corpus des traductions

Une recherche entreprise auprès de la Bibliothèque nationale d'Iran montre que le secteur privé de l'édition est fortement engagé dans la publication de ces ouvrages qui révèlent les tensions identitaires de la société iranienne. Pour avoir la confirmation qu'il s'agit bien d'un mouvement et pour en prouver l'accélération après la Révolution islamique, il fallait commencer par établir un relevé des ouvrages pertinents avant et après cette révolution. Pour situer le début du mouvement et préciser les paramètres chronologiques de ce double corpus (pré- et postrévolutionnaire), une première enquête était nécessaire. Celle-ci a révélé que les premières traductions systématiques sur la Perse achéménide ont été publiées par un éditeur financé par le régime Pahlavi. C'est donc à partir de cette période, et plus précisément à partir de l'année 1971 que le corpus prérévolutionnaire a été établi. On vient de voir que l'année 1971 correspond aux fastueuses célébrations de Persépolis organisées par le dernier shah d'Iran. Cet événement, dont il a voulu rendre témoin le monde entier, avait pour but de renouer ostensiblement avec la grandeur de la Perse antique. C'est dans ce contexte que le shah a encouragé les traductions d'ouvrages archéologiques qu'on trouve en nombre soudain plus élevé dans le catalogue de la Bibliothèque nationale.

Ce catalogue montre qu'après la Révolution islamique, les ouvrages de cette nature ont été publiés par des éditeurs privés et notoirement nombreux – on en compte une trentaine – certains étant même spécialisés dans la publication des livres d'archéologie. Un autre trait frappant est qu'à l'instar de certains périodiques, ces maisons d'édition portent des noms anciens préislamiques, comme *Paziné*, *Foruhar*, *Parsé*, *Vahuman*, qui signalent l'importance de cette composante historique dans la conception de l'identité nationale.

Depuis 1971 jusqu'à 2009 où se termine la période analysée, on trouve un total de 485 ouvrages d'histoire ou d'archéologie relatifs à la Perse achéménide. On observe que le phénomène de ces traductions n'est pas exclusivement concentré dans la capitale. Sur les 485 livres répertoriés par la Bibliothèque nationale, 45 ont été publiés par des éditeurs situés en région. Si l'on tient compte du fait que ceux-ci sont beaucoup moins nombreux qu'à Téhéran, on peut dire que proportionnellement à leur nombre, ce chiffre témoigne d'un intérêt certain pour ce type d'ouvrages dans l'ensemble du pays.

La censure est un des grands problèmes qui pèsent en Iran sur le secteur de l'édition. Elle empêche d'accéder directement aux catalogues des publications. Pour contourner cet obstacle, on a cherché les traces des références aux Achéménides non seulement dans les livres publiés, mais aussi dans les périodiques. Le premier problème était de pouvoir identifier les « traductions retour », c'est-à-dire les ouvrages importés de l'étranger et traitant des Achéménides. Rappelons que la traductologie définit la traduction retour (*back translation*) comme la retraduction d'un texte dans sa langue originale après qu'il a été traduit dans une autre langue. En élargissant le sens habituel de ce terme, on peut faire entrer dans cette catégorie les retraductions des inscriptions achéménides à partir de leurs versions allemandes, anglaises, françaises ou autres. Dans le cas de l'Iran, ces retraductions se caractérisent essentiellement par un retour aux origines de l'identité

iranienne plutôt que par un retour à une langue originale, ou plus exactement à un ensemble de langues originales, pour la raison que celles-ci n'existent plus et sont devenues opaques. Il s'agit plutôt de redonner vie aux *textes* rédigés dans ces langues disparues et, plus généralement, de « faire parler » les archives achéménides dans la sphère publique et ainsi redonner voix aux héritiers actuels de la Perse contre ceux qui s'efforcent d'occulter les valeurs dont cette mémoire est porteuse. Dans cet esprit, le critère qui a déterminé la sélection des ouvrages en traduction a été la référence aux Achéménides en général, ce qui inclut les inscriptions et leurs interprétations.

À cause des émeutes populaires qui ont suivi les élections présidentielles de 2009, l'accès direct aux informations était impossible, mais les sources électroniques sur les traductions d'ouvrages concernant les Achéménides sont nombreuses et englobent le site de la Bibliothèque nationale d'Iran. Le catalogue électronique de la Bibliothèque répertorie les livres et les essais, les brochures et les thèses et même les affiches et les timbres imprimés autour du thème des Achéménides depuis 1971. C'est ainsi qu'on a pu établir le répertoire des ouvrages publiés *avant* et *après* la révolution et compléter la liste officielle obtenue sur place pour la période postrévolutionnaire.

Le corpus de la Bibliothèque a été complété par des relevés auprès d'éditeurs privés dont les publications n'apparaissent pas dans le catalogue officiel en raison de la censure. Au total, le corpus atteint 485 titres. Il a été limité aux livres et aux essais ayant explicitement pour thème la dynastie achéménide. Ce corpus regroupe donc à la fois des ouvrages *rédigés* en persan et des ouvrages étrangers *traduits* en persan. Dans les essais rédigés en persan on trouve, par exemple, de récentes études archéologiques publiées dans des revues scientifiques iraniennes ou encore des ouvrages qui présentent la traduction par leurs auteurs de certaines inscriptions. En ce qui concerne les livres traduits, l'existence de

plusieurs traductions concurrentes du même livre s'explique par l'absence de loi sur le copyright. C'est le cas de *Histoire de l'Empire perse* de Pierre Briant, traduit par trois traducteurs différents, et de *Darius and the Persians* de Walter Hinz, qui fait l'objet de deux traductions. Ces traductions multiples d'un même livre figurent dans le corpus, car elles signalent l'intérêt particulier porté à l'ouvrage en question.

Les ouvrages du corpus ont été sélectionnés en fonction de leur thème et selon le principe qu'il s'agit de traductions d'ouvrages étrangers ou bien qu'ils reposent sur des ouvrages étrangers, comme c'est forcément le cas des livres ou essais iraniens traitant des inscriptions achéménides ou qui s'y réfèrent. Leur inclusion dans le corpus se justifie si l'on considère la traduction au sens élargi d'une *médiation* entre deux langues différentes et le traducteur comme *rapporteur* : il rapporte à un nouveau destinataire le contenu d'une communication antérieure qui s'est déroulée entre deux autres partenaires (individuels ou collectifs) parlant une autre langue et généralement situés dans un autre espace-temps (Mossop 1983). Prenons l'exemple d'un livre publié par un orientaliste allemand du siècle dernier. Initialement destinée à un lectorat germanophone, sa traduction allemande des inscriptions achéménides peut être aujourd'hui rapportée, c'est-à-dire traduite ou commentée en persan moderne par l'auteur iranien d'un essai, sans que cet essai soit considéré comme une *traduction* au sens éditorial ou courant de ce terme. Le catalogue de la Bibliothèque fait état d'une dizaine de cas semblables. Les livres ou les essais de ces auteurs iraniens portent sur les inscriptions achéménides (en particulier celles de Cyrus le Grand et de Darius le Grand), mais elles en donnent des traductions en persan qui se distinguent, entre autres choses, par un vocabulaire débarrassé ou non de toute trace arabe.¹⁸

¹⁸ On se souvient que l'élimination des mots arabes et leur remplacement par des mots perses a fait partie d'une politique délibérée de réappropriation culturelle.

Par ailleurs, faute d'informations, le corpus ne distingue pas les réimpressions, mais une réimpression signale nécessairement que le sujet du livre correspond à une demande. Dans l'esprit de cette étude, toute réimpression est donc pertinente au corpus.

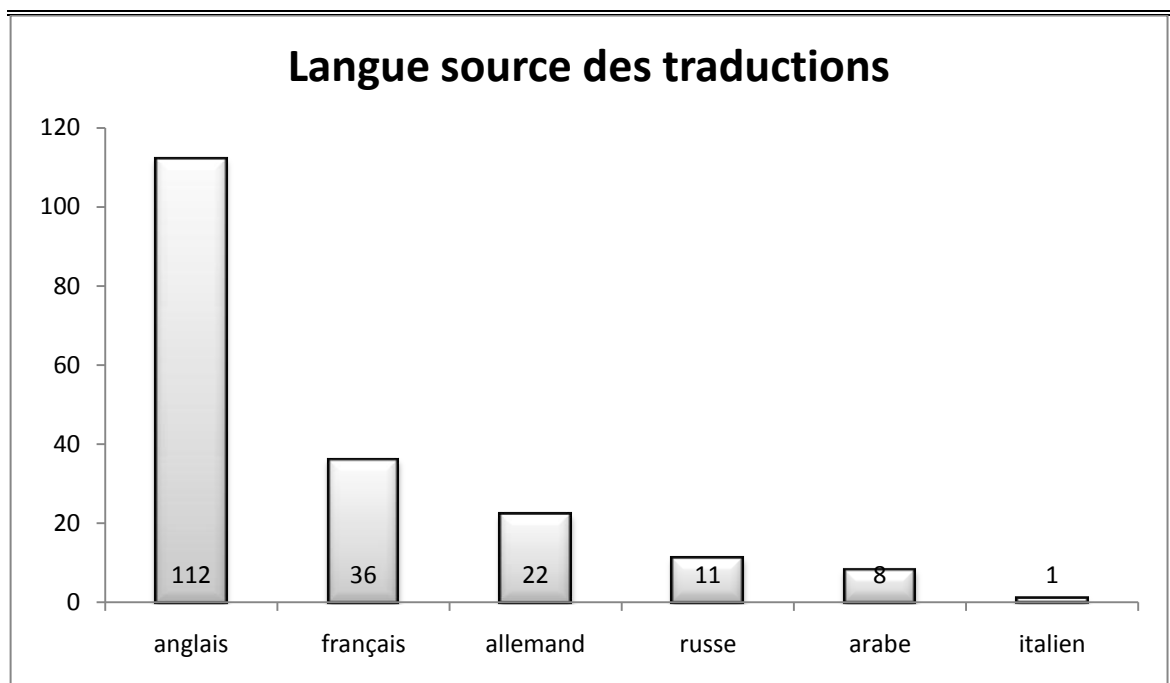
Certaines études sur les Achéménides sont publiées à l'étranger par des auteurs iraniens, notamment dans des revues d'expression anglaise ou française. On pourrait les intégrer au corpus puisqu'elles relatent, à l'usage des chercheurs occidentaux, les récentes découvertes archéologiques faites en Iran. L'un des exemples les plus remarquables est *l'Encyclopedia Iranica* : « a multi-disciplinary reference work and research tool designed to record the facts of Iranian history and civilization. It focuses on the land, life, culture and history of all Iranian peoples and their interaction with other societies. » (site *Encyclopedia Iranica* : 2010). Bien qu'elles établissent un pont entre chercheurs iraniens et occidentaux, ces traductions ont été écartées du corpus, car non seulement elles exigent une attention particulière et une étude indépendante, mais sociologiquement parlant elles ne font pas partie du « système des communications » de l'Iran, ou du moins il est difficile de vérifier si elles repassent dans ce système, par quels moyens et avec quel impact.

Langues source des traductions

Le graphique ci-joint indique les langues source des traductions. Sur les 485 titres répertoriés, 190 correspondent à des traductions d'ouvrages étrangers vers le persan. Les langues source sont au nombre de six. L'anglais représente 75% du corpus et vient au premier rang avec 112 titres, suivi du français (36 titres) puis de l'allemand (22).¹⁹ Dans

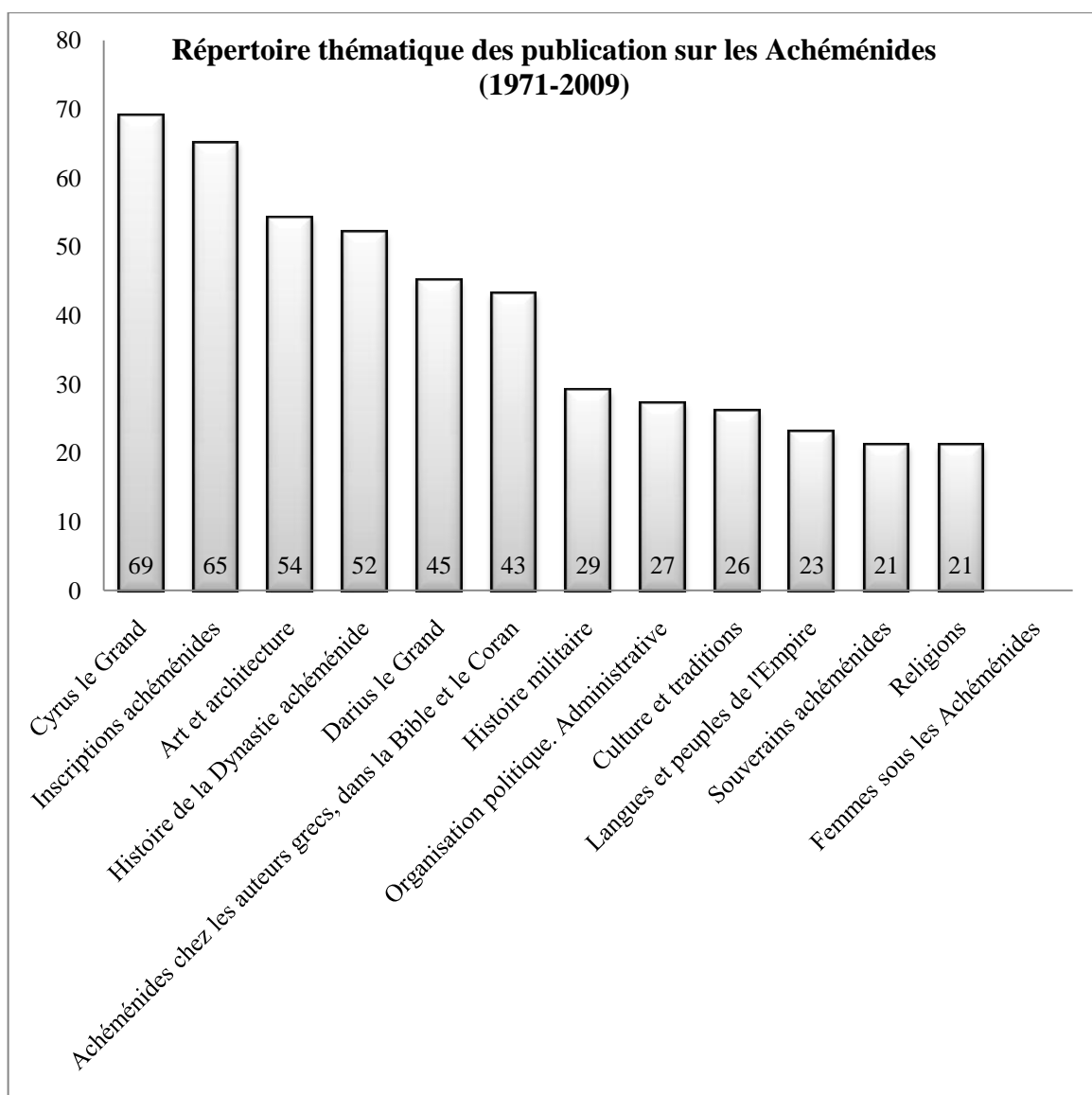
¹⁹ Quelques ouvrages sont publiés en version bilingue : allemand et néerlandais. Ils sont issus d'une collaboration entre germanophones et néerlandophones associés au sein d'instituts de recherche sur les Achéménides. Comme ces ouvrages sont très peu nombreux, ils sont inclus dans le corpus germanophone.

une proportion différente et loin derrière ces langues, viennent le russe (11 titres) et l'arabe (8 titres) et enfin l'italien avec un seul titre répertorié.



Répertoire thématique des traductions

Ce graphique présente, par ordre de fréquence, les sujets des livres sur la période achéménide qui ont été écrits ou traduits et publiés en persan entre 1971 et 2009. Rappelons que durant cette période, on enregistre un total de 485 publications persanes se rapportant à l'antiquité achéménide, depuis les grands personnages dynastiques et leurs œuvres respectives jusqu'à l'organisation administrative et sociale de l'Empire en passant par les coutumes des peuples qui en dépendaient. Il arrive que les sujets se chevauchent,



comme pour les ouvrages traitant du cylindre de Cyrus ou de l'inscription de Bisotun attribuée à Darius le Grand. Toute catégorisation comporte une part d'arbitraire. Celle que nous proposons ici est fondée sur les *titres* des traductions répertoriées. Or, ces titres indiquent que les sujets abordés sont perméables. Par exemple, les livres consacrés à Cyrus et à Darius comportent d'importants développements sur les inscriptions qui leur sont associées puisque celles-ci fournissent une trace de leur existence et de leurs réalisations. Toutefois, les inscriptions font aussi l'objet d'ouvrages qui les traitent pour elles-mêmes et qui en relatent la découverte et le déchiffrement. C'est pourquoi elles sont regroupées dans

une catégorie à part, qui est l'une des plus fertiles en publications. Un autre exemple est la catégorie des livres sur l'art et l'architecture achéménide puisque les palais et les tombes royales renvoient à l'histoire dynastique. Un dernier exemple est la place des femmes dans la société achéménide, qu'on pourrait relier à l'organisation sociale. Toutefois, le nombre de livres sur le sujet est le symptôme d'un intérêt particulier qui méritait d'être souligné.

Sans surprise, on dénombre 205 livres – soit près de 30% du corpus – consacrés à l'histoire générale de l'Empire achéménide et à la biographie de ses différents souverains. Dans la première catégorie, on relève entre autres titres *The Persian Empire*, *L'Empire achéménide*, *L'Empire oublié de la Perse* ou encore *L'Histoire des Achéménides*, *Histoire de l'Empire perse, de Cyrus à Alexandre*. Avec 21 titres, l'histoire des souverains achéménides comme Xerxès, Cambyse, Artaxerxès I^{er} ou Darius III occupe la majeure partie de cette rubrique. L'accent est mis leurs contributions respectives et en particulier sur leurs opérations militaires, leurs victoires et leurs défaites : *Artaxerxès I^{er}*, *Xerxès, le roi qui traversa la mer*, *Xerxès et les guerres médiques*, *Čišpiš, premier roi achéménide*, *The Legitimacy of Cambyses and Darius as Kings of Egypt*, *Cambyses and the Lost Army*, *Alexander The Great and Darius III*, etc. Dans les catégories suivantes se détachent, sans surprise encore, les plus illustres de ces rois : Cyrus le Grand et Darius le Grand. De façon exclusive, 79 et 45 ouvrages leur sont respectivement consacrés comme le montrent ces quelques titres : *Biographie de Cyrus le Grand*, *La Vie de Cyrus selon les documents historiques*, *Cyrus the Great*, *Cyropedia* ou encore *Darius le Grand, architecte de l'Empire achéménide*, *Darius le Grand et la construction du canal du Nil*, *Der Aufstand Gaumāta und die Anfänge Dareios*, *Cyrus the Great and the Chart of Human Rights*, etc.

Le thème des inscriptions vient au cinquième rang des catégories répertoriées avec 65 ouvrages qui décrivent les écritures cunéiformes, les langues des inscriptions ou

qui font état des récents travaux de décodage par les spécialistes européens et iraniens : *Les Inscriptions de la Perse achéménide, The Old Persian, Inscriptions of Naqsh-i Rostam and Persepolis, Seals on the Persepolis Fortification Tablets : Images of Heroic Encounter, The Treasury of Persepolis and Other Discoveries in the Homeland of the Achaemenians...* À ces ouvrages, on l'a dit plus haut, s'ajoutent ceux qui traitent aussi des inscriptions, mais de façon limitée et dans un contexte autre que strictement linguistique ou épigraphique. On s'y réfère alors pour appuyer des événements historiques ou des pratiques sociales dont elles fournissent de rares témoignages.

À cette catégorie d'ouvrages se rattachent ceux qui, d'un point de vue ethnographique ou administratif, s'intéressent aux peuples et aux langues de l'Empire. Les listes des peuples dans les inscriptions et chez les auteurs grecs manifestent des différences tantôt superficielles, tantôt profondes. Dans les inscriptions et les bas-reliefs, la position des peuples correspond à la hiérarchie administrative des satrapies plutôt qu'à leur situation géographique, comme en témoignent semble-t-il aussi les titres qui les mentionnent explicitement : *Les Peuples de l'Empire achéménide, La Participation des peuples de l'Empire achéménide dans la gouvernance, Les Grecs et l'Empire perse, Egypt and Persians, The Greco-Persian Wars, Les Élamites et les Perses, The Medes and Cyrus the Great, The Jews and the Persians*, etc. Les langues des inscriptions révèlent l'ampleur et la diversité de la mosaïque ethnique de ce grand empire. Divers ouvrages sont consacrés à l'histoire et à la méthode épigraphique de ces inscriptions: *Persepolis Fortification Tablets, The Bisotun Inscriptions of Darius the Great, Old Persian Texts...*

Contrairement à ce qu'on pourrait attendre, les traductions d'ouvrages d'archéologie sont bien moins nombreuses que celles qui portent sur l'organisation sociale et administrative. Comme son nom l'indique, cette catégorie regroupe les traductions de

livres portant sur l'administration de l'Empire, sur le commerce et la justice aussi bien que sur les différentes classes de la société : *A Political History of the Achaemenid Empire*, *Documents de la vie sociale de la Perse*, *L'Économie des Achéménides et le prolétariat ouvrier*, *Urbanism and the Achaemenids*, *La Justice sous les Achéménides*.

Dans la catégorie des institutions sociales on pourrait inclure les livres décrivant la culture et les traditions et notamment les fêtes religieuses ou populaires comme *Now rooz* qui marque la nouvelle année selon le calendrier iranien : *Persian Life and Customs*, *Now rooz et les Achéménides*, *Les Fêtes iraniennes et les bas-reliefs de Persépolis*, *Les Festivités de Tirgân et Mehregân chez les Achéménides*, *The Ancient Persia and the Iranian Festivals*. Toutefois, le nombre important des livres sur ces traditions – près d'une quarantaine de titres – justifiait de mettre en relief l'intérêt porté à l'origine achéménide, et par conséquent pré-islamique, de quelques grandes fêtes célébrées dans l'Iran d'aujourd'hui. Ce lien historique si fortement souligné n'est pas sans importance sous un régime qui fait entrer dans son projet l'effacement de cette mémoire.

Des sujets comme l'art ou l'architecture des palais et des monuments royaux, des temples zoroastriens ou des mausolées fournissent un important contingent de traductions de même que les grands travaux de génie civil entrepris durant cette période, au nombre desquels figure le canal du Nil. En voici quelques exemples : *Art and Architecture on the Iranian Plateau*, *The Royal Palace Institution in the First Millennium*, *The Art of an Empire*, *Problems of Achaemenid Architecture*, *Kunst und Kultur der Achämenidenzeit und ihr Fortleben*, *The Royal Garden at Pasargadae: Evolution and Legacy*, *Anshan and Parsa: Early Achaemenid History*, *The Shrine of Esther and Mordecai*, *The Temple of Anahita*, *The Art of Achaemenid in Africa*, etc.

Dans le même ordre d'idées, on note avec intérêt la présence d'ouvrages consacrés à la place et à l'influence des femmes dans l'Empire perse : *The Women in Ancient Persia*, *L'Image des femmes achéménides*, *The Achaemenid Empresses*, *The Status of Women in the Achaemenid Period*, *Frauen und Schlangen. Die geheimnisvolle Kultur der Elamer in Alt-Iran*, etc. Ces traductions s'échelonnent de 1995 à 2005. La période où ces livres paraissent est digne d'attention car elle s'inscrit dans un courant d'émancipation des femmes qui précède de beaucoup la révolution islamique et qui, surtout, a fait l'objet d'une politique délibérée sous le régime des Pahlavi. Ce mouvement trouve dans le passé achéménide un fondement historique supplémentaire à l'expression d'un féminisme cherchant à contrer la régression instaurée dans ce domaine par le régime théocratique de Téhéran.

La religion des Achéménides est un sujet qui a suscité de nombreux débats et polémiques en Europe parmi les spécialistes de l'Orient au XVIII^e siècle. Pourtant, les livres qui s'y rapportent dans notre corpus sont peu nombreux et concernent principalement le zoroastrisme et le mithraïsme, les deux religions indo-iraniennes. Ils s'intéressent surtout au moment et à la manière dont ces religions se sont formées : *The Achaemenid Religion*, *The Personalities of Mithra in Archaeology and Literature*, *Mihragān among the Irani Zoroastrians*, *A Persian Stronghold of Zoroastrianism*, *Ahriman et le dieu suprême dans les mystères de Mithra*, *Origine et nature du mithraïsme*.

On observe un nombre conséquent d'ouvrages cherchant les traces de l'Empire achéménide chez les auteurs grecs : *Hérodote et les Achéménides*, *Hérodote and the Persians*, *Herodotus as a Source for Persian History*, *The Greek Author and the Persian Empire*, etc., ou encore dans les textes bibliques et le Coran : *The Achemenids in Sacred*

Texts, Cyrus le Grand selon la Bible et le Coran, The Image of Dhul Qyanayn in the Coran and Cyrus The Great.

La catégorie intitulée « organisation militaire » correspond non seulement aux stratégies militaires des Achéménides, mais également aux ouvrages et aux techniques qui ont servi à l'armée perse en temps de guerre, comme les ponts ou les fortifications: *Les Batailles gréco-persanes, Les Victoires militaires de Darius le Grand, L'Armée perse des Achéménides, La Stratégie militaire des Achéménides, The Greco-Persian Wars, Salamine et les guerres médiques, Le Monde grec et l'Orient.*

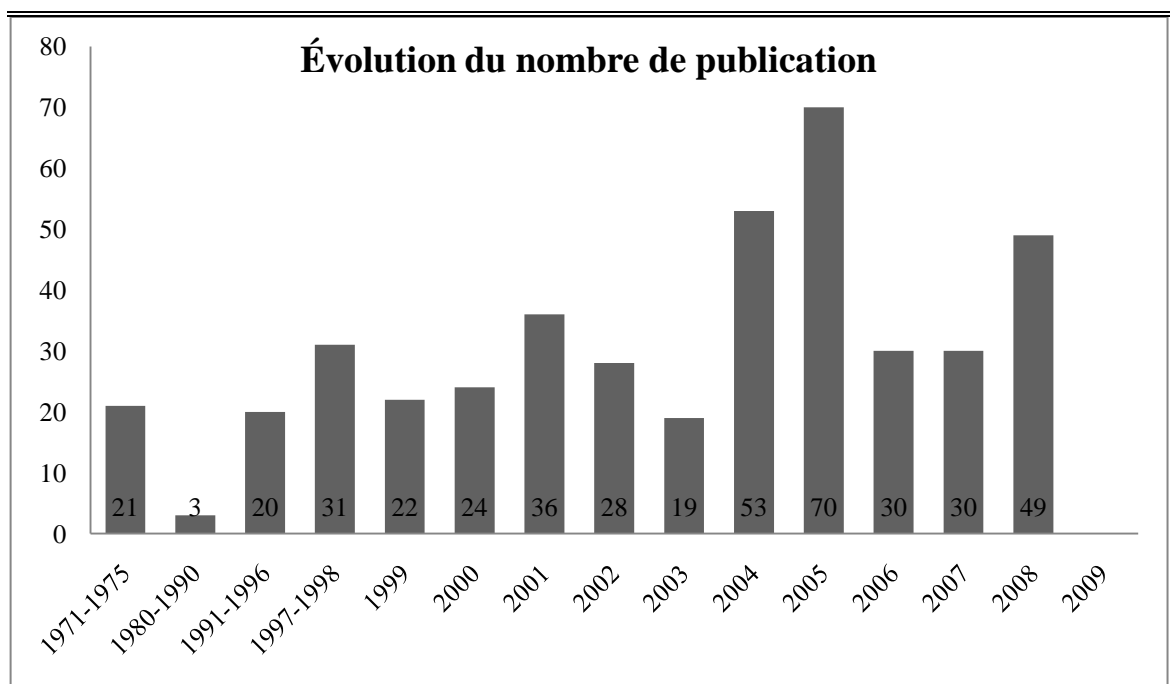
La fin de l'Empire achéménide et la défaite de Darius III aux mains d'Alexandre le Grand font l'objet d'un ensemble non négligeable à l'intérieur du corpus des traductions. Certains livres soutiennent qu'Alexandre a poursuivi la politique des Achéménides et qu'en épousant Roxane, princesse iranienne, il a cherché à unir la noblesse grecque à celle de la Perse : *Alexander the Great and the Persian Policy, Alexander the Great and Darius III, Alexander The Great and The Humiliation of Iranians, Alexander The Great as a Successor of the Achaemenids.*

De tout ce qui précède, on retiendra l'intérêt porté aux institutions socioculturelles des Perses dans un corpus où dominant par ailleurs les récits des conquêtes et exploits militaires qui incarnent, mieux encore que la description des vestiges archéologiques, la puissance de sa plus illustre dynastie.

Périodisation des traductions

La fréquence des publications est mise en relief dans le graphique ci-joint. Les chiffres représentent le nombre de livres et d'essais publiés chaque année. On voit comment l'intérêt porté à l'héritage achéménide évolue après la Révolution islamique. On

distingue quatre périodes dans l'évolution des publications sur les Achéménides : 1971-1975, 1980-1990, 1991-2003 et 2004-2009.



La première période (1971-1975) correspond, comme on l'a vu, aux célébrations du 2500^e anniversaire de la monarchie persane inaugurée par les Achéménides. Sur les 21 titres publiés durant cette première période, 10 titres portent sur les stratégies et les expéditions militaires des rois achéménides, ce qui s'accorde avec le militarisme du régime Pahlavi : le shah aimait représenter l'Iran comme la grande puissance militaire du Moyen-Orient. Les autres ouvrages sont des biographies de Cyrus le Grand et de Darius le Grand ou concernent les découvertes archéologiques. Le cylindre, une des pièces maîtresses de la période achéménide, est traduit durant cette période et de nombreux titres lui sont consacrés directement ou indirectement (sous Cyrus le Grand) dans la bibliographie.

La deuxième période, celle de la décennie 1980, couvre l'époque postrévolutionnaire marquée par des conflits entre les courants politiques, la révolution

culturelle, la fermeture des universités, l'occupation de l'ambassade des États-Unis, la prise des otages américains et la guerre avec l'Iraq. Cette période politiquement instable et bouillonnante a fait stagner les recherches archéologiques. La succession des événements explique l'extrême rareté des publications. Durant la guerre, les zones attaquées par Saddam Hussein étaient parfois des sites archéologiques comme Hamadān ou Suse et même Persépolis. Avec le boycott international de l'Iran après la révolution, il n'est pas surprenant que les archéologues aient cessé de fouiller les sites :

Les chantiers de Suse ont été interrompus bien avant d'avoir pu livrer toutes les richesses qu'ils contiennent. D'autres sites devaient encore être explorés, tout particulièrement celui de Hamadān, l'antique capitale mède d'Ecbatane, qui doit regorger de documents qui jetteront de nouvelles lumières sur le passé glorieux des Iraniens. Plus le temps passe et plus les fouilles clandestines risquent de faire disparaître à jamais des documents dont l'intérêt scientifique seul ne peut exciter la convoitise des marchés parallèles (Lecoq 1997 : 30).

Les trois traductions de cette période portent sur l'histoire générale des Achéménides. Deux ouvrages sont traduits du français (*L'Iran* de P. Lecoq et *L'Expédition d'Alexandre le Grand* d'un auteur non identifié) et un ouvrage initialement traduit du russe en anglais, puis de l'anglais en persan (*A Political History of the Achaemenid Empire* de M. A. Dandamaev).

Après l'instabilité sociopolitique qui a suivi la Révolution islamique, les années 1990 connaissent un retour au calme. Les Iraniens affrontent l'islamisation graduellement imposée par le régime des mollahs. Les élections de 1997 et la présidence de Mohammad Khâtami (1997-2005) sont marquées par un soulèvement populaire contre le régime théocratique qui signe la victoire du nationalisme contre l'extrémisme islamique.

Cet événement produit un déchirement interne au sein du courant islamique qui aboutit à l'avènement du nationalisme religieux comme puissant courant populaire :

[The Khâtami period] was a cultural turn almost as significant as that of the 1979 revolution. [...] In some way, the clock had been turned back to the Constitutional Revolution. But the intellectuals were oblivious to any irony since they – like most of their compatriots – had little appreciation of early twentieth-century history. Their public discourse placed as much stress on Iran as on Islam, on pre-Muslim Persia as on Shi'i Islam, and on national celebrations such as Nowruz and nationalization of oil as on Muharram and Ramadan. Nationalism appeared to have attained a happy synthesis between pre-Islamic Iran and Islam (Abrahamian 2008 : 187).

Le graphique montre que cette réconciliation s'accompagne d'une montée progressive des ouvrages relatifs aux Achéménides : en moyenne trente titres par an. On peut interpréter ce phénomène comme le signal d'une réappropriation identitaire des Iraniens une fois réveillés du cauchemar postrévolutionnaire. La liste de la Bibliothèque nationale révèle d'autres caractéristiques des publications sur les Achéménides durant cette troisième période. Celles-ci valorisent la tolérance religieuse et politique des Achéménides envers les autres nations, la politique du respect et de la réconciliation ainsi que la connaissance de la société achéménide du point de vue de la religion et de la gouvernance, de l'art et de l'architecture. Un des traits distinctifs de cette période est la participation active des éditeurs privés à la publication des « traductions retour » par opposition aux ouvrages sur l'islam rédigés par des Iraniens et publiés par le régime.

Depuis la présidence de Mohammad Khâtami, les intellectuels postrévolutionnaires cherchent à concilier le passé préislamique et l'islam. Certains intellectuels du courant islamique ont relancé le débat sur la présence attestée de Cyrus le

Grand ou Dhu'l Qarnayn dans le Coran. Le débat n'est pas récent puisqu'il remonte aux années 1960. Deux érudits musulmans, l'ayatollah iranien Alāme Tabātabāi et Abolkalām Āzād (leader du mouvement pour l'indépendance de l'Inde qui fut aussi ministre de l'Éducation dans le premier gouvernement indien après l'indépendance) ont attesté la mention de Cyrus le Grand dans des versets du Coran. En vérité, le terme Dhu'l Qarnayn dans les versets 83 à 98 de la sourate 18 est ambigu. Selon le Coran, Dhu'l Qarnayn est un homme juste qui conquiert l'est et l'ouest. Le mot Qarnayn signifie « l'homme à deux cornes ». Mais il signifie également le temps et le soleil. Dhu'l Qarnayn peut être la personne qui règne entre deux périodes ou sur un territoire qui s'étend entre deux soleils (le point du coucher et celui du lever). Les interprétations varient. En recourant aux inscriptions et surtout à l'édit de Cyrus le Grand ainsi qu'à la Bible et à une représentation de Cyrus portant une couronne ornée de deux cornes (figure 3), certains érudits musulmans reconnaissent en lui Alexandre le Grand tandis que d'autres s'en tiennent à Cyrus. Là encore, ce sont les traductions archéologiques en persan moderne qui viennent en aide aux interprètes du Coran. En 1997 paraît la traduction d'un livre d'Abul Kalam Azad sur le thème de Cyrus le Grand ou Dhu'l Qarnayn. Puis en 2005, on publie un livre sur la figure de Cyrus le Grand dans le Coran et l'Ancien Testament, dans lequel les passages pertinents des livres sacrés sont comparés, d'une part, à un ensemble d'inscriptions datant de Cyrus et, d'autre part, aux *Histoires* d'Hérodote dans le but d'apporter des preuves indiscutables.

Si la troisième période des publications signale un réveil culturel et identitaire qui se matérialise par un retour au passé préislamique, la dernière période (2004-2009) est marquée par une résistance plus évidente. Les extrémistes musulmans reprennent le pouvoir. Ce sont d'abord les élections du Parlement islamique (2004), puis l'arrivée à la présidence de Mahmoud Ahmadinejad, personnalité emblématique de l'Islam extrémiste.

Alors inconnu sur la scène politique de l'Iran, il se montre d'abord humble et modeste. Mais plus il consolide son pouvoir, plus il se réfère aux valeurs islamiques et insiste sur le retour aux valeurs des premières années postrévolutionnaires. Il utilise les médias pour inciter la société à abandonner les valeurs non islamiques. Il ne recule devant aucun moyen pour parvenir à son but, y compris la décision de supprimer les manuels scolaires, de passer sous silence l'attachement identitaire des Iraniens à l'héritage achéménide ou encore de construire un barrage à proximité de la tombe de Cyrus le Grand à Pasargades.

Depuis Nasser et le mouvement du panarabisme, un des grands débats entre l'Iran et ses voisins arabes du Sud porte sur le nom du « Golfe Persique ». Le débat a fait rage pendant la guerre entre l'Iraq et l'Iran qui, au passage, désigne ce conflit sous le nom de « guerre du Golfe Persique ». Certains pays arabes voudraient exercer leur contrôle sur ce golfe, ce qui provoque des tensions avec l'Iran. L'un des documents qui soutient la revendication territoriale de l'Iran est une inscription achéménide trouvée dans une île du Golfe Persique. Encore une fois, c'est grâce à la « traduction retour » que des intellectuels prouvent non seulement la légitimité des revendications de l'Iran auprès de leurs pays voisins, mais qu'ils démontrent aussi que le régime islamique ne peut pas amputer l'identité nationale d'une partie de son histoire. Lors d'une assemblée des pays musulmans qui s'est tenu dans les Émirats, le président Ahmadinejad n'a pas réagi contre le drapeau et la carte des pays islamiques où le Golfe Persique figurait sous le nom de « Golfe Arabe ». Ce parti-pris a soulevé la colère des intellectuels et des opposants au régime. Les journalistes ont également jugé que cette attitude était irresponsable et déplacée de la part du président et représentant de l'Iran (*Ettela'at* : 2009/02/03).

L'élimination graduelle des valeurs nationalistes depuis 2004 se traduit par une montée de l'insatisfaction sociale et de la résistance populaire. De façon intéressante, le graphique signale une recrudescence de publications sur les Achéménides en 2004 (53 titres) et en 2005 (70 titres) assortie d'une forte hausse d'une année à l'autre (32%). Les titres de cette période portent surtout sur les exploits de Cyrus le Grand, le cylindre, l'importance des Achéménides en Europe, Darius et la pacification des peuples ou encore sur la condition des femmes dans la société achéménide. Certains titres mettent l'accent sur la tolérance des Achéménides à l'égard de la diversité culturelle et sur la culture préislamique. Parmi les thèmes dominants, citons : Persépolis, carrefour des civilisations ; les fêtes iraniennes dans les inscriptions achéménides ; le Golfe Persique dans une inscription retrouvée dans une de ses îles; les palais royaux des Achéménides ; les Achéménides comme première dynastie du monde, etc.

Pour conclure

Dans l'Europe des XVIII^e et XIX^e siècles, la traduction archéologique n'avait guère d'autre souci que la recherche des racines orientales de l'identité et des langues européennes. Dans l'Iran actuel, la fonction des traductions d'ouvrages archéologiques est bien différente puisqu'il s'agit de fournir de façon inédite aux Iraniens des témoignages tangibles d'un passé qui sert d'assise à une partie de leur identité niée et occultée depuis la Révolution islamique. Ainsi, la lutte de Khomeyni contre la modernité importée d'Occident s'est matérialisée par le rejet de certaines valeurs traditionnelles de la société iranienne. Mais dans un pays où la conscience nationale a été historiquement associée au combat pour l'indépendance face à l'envahisseur, le retour sur le passé achéménide oppose une résistance certaine au projet d'islamisation décrété par le régime en place.

Conclusion

Quand j'ai abordé la traduction des inscriptions achéménides, je n'imaginai pas que l'histoire préislamique de l'Iran me conduirait aux affrontements qui secouent aujourd'hui la société iranienne, des affrontements politiques recouvrant au moins partiellement un conflit enraciné dans l'histoire contemporaine du pays où s'opposent deux conceptions de l'identité collective, l'une laïque et l'autre religieuse.

Le véritable point d'origine de cette étude se situe au moment où un éditeur de Téhéran m'a demandé de traduire en persan un ouvrage écrit par un orientaliste français. Cet ouvrage avait la particularité de regrouper pour la première fois la totalité des inscriptions achéménides dispersées sur le territoire de l'Iran et d'en fournir une traduction française à la lumière des découvertes épigraphiques et archéologiques les plus récentes. En me confiant la traduction de cet ouvrage, on me chargeait d'une responsabilité dont j'allais prendre conscience à mesure que la documentation nécessaire à cette tâche me ferait découvrir les enjeux réels de ces inscriptions, car au fil de ma recherche, celles-ci allaient se révéler être bien autre chose que les simples vestiges d'une histoire ancienne.

La première prise de conscience a été que ce corpus d'inscriptions n'avait jamais été traduit en persan moderne. Cela voulait dire que pour la première fois, les Iraniens pourraient accéder dans leur propre langue à des textes, certes brefs et souvent fragmentaires, mais qui témoignaient de leur histoire, et plus précisément de leur histoire préislamique. Jusqu'alors, ces textes étaient restés inaccessibles puisqu'ils étaient rédigés

dans des langues et au moyen d'écritures tombées dans l'oubli ou bien dans des langues qui, comme le vieux perse et le moyen perse, avaient évolué au point d'être méconnaissables pour un non initié.

Si la réédition d'un livre est le signe de l'intérêt qu'il suscite, alors la version persane du livre de Pierre Lecoq répondait à une attente puisque cette traduction a fait l'objet de quatre éditions successives (2003, 2005, 2007 et 2009). Cette accélération inattendue correspondait à une demande qui m'a paru être l'indice d'un phénomène plus large et qui méritait d'être exploré. La question était de savoir si, à ce moment précis dans l'histoire de l'Iran, l'intérêt porté à cette étude savante sur la période achéménide par un orientaliste français était un cas isolé ou si cet intérêt était le symptôme d'un mouvement plus profond dans la société. Le relevé des publications sur les Achéménides a confirmé que l'intérêt porté au livre de Pierre Lecoq s'inscrivait dans un véritable mouvement éditorial. Comment expliquer ce qui paraissait être un engouement des Iraniens – du moins celui d'un segment sans aucun doute intellectuel de la population – pour un passé sans lien apparent avec la réalité politique et sociale du moment ? J'ai fait l'hypothèse que le phénomène n'était pas fortuit. Un rappel historique a montré que l'Empire perse a connu son apogée durant la période achéménide dont les inscriptions multilingues, avec leurs écritures cunéiformes parmi les premières écritures connues dans l'histoire de l'humanité, sont un héritage national parmi les plus significatifs. L'interrogation qui avait lancé mon travail conduisait à réfléchir sur une pratique de traduction qui ne semblait pas avoir eu beaucoup d'écho dans la traductologie contemporaine, à savoir ce qu'on pourrait appeler la « traduction archéologique ». Il s'agissait d'abord, comme on l'a vu principalement dans le second chapitre, d'une traduction au sens propre du terme : après avoir identifié la nature des langues et des écritures qui leur servaient de support – le babylonien, l'élamite et le

vieux perse –, il fallait interpréter les inscriptions et les traduire dans les langues modernes de l'époque. Ce fut la tâche des épigraphistes européens durant le XVIII^e et surtout le XIX^e siècle ; cette activité linguistique et traductive fut une des composantes du mouvement orientaliste. À côté de la traduction interlinguistique, l'interprétation des vestiges scripturaires et monumentaux de la civilisation perse s'apparente elle aussi à la traduction, mais cette fois au sens figuré. Cette activité implique une *interprétation* et une *mise en texte* : les orientalistes interprètent la culture de l'ancienne Perse et la présentent narrativement dans leur propre langue et à l'usage de leur propre culture. Cette forme particulière de traduction-représentation relève de la problématique abordée par les théoriciens du postcolonialisme comme T. Asad, H. Marcus, J. Clifford ou encore C. Geertz. L'écueil supplémentaire tient au fait qu'il faut reconstituer la dimension sociale d'une culture dont il ne reste plus que des fragments sous forme de statues et d'objets souvent mutilés, de temples et de palais en ruines. Nous avons vu que la quête orientaliste des vestiges linguistiques et monumentaux de la Perse a été sous-tendue par des motifs très différents. Tandis que la France et la Grande Bretagne cherchaient plutôt à étendre leur dominion sur cette partie du monde pour en exploiter les ressources, l'Allemagne y trouvait les réponses à des questions scientifiques sur l'origine des langues voire sur celle des peuples. Ainsi, l'interprétation des vestiges perses a construit des représentations qui ont été diversement instrumentalisées, comme l'ont montré E. Said ou R. Schwab dans leur critique de l'orientalisme européen. En continuation de cette thèse, on pourrait approfondir la question de l'apport particulier des inscriptions achéménides dans les représentations de l'Orient, ou plus exactement, on pourrait voir au service de quelles représentations successives ou concomitantes a été mise la quête linguistique engagée par les différentes entités européennes tout au long de l'aventure épigraphique portant sur la période

achéménide. Ce travail fournirait un éclairage croisé sur les deux pratiques de traduction archéologique décrites plus haut.

Mais la traduction des inscriptions achéménides ne renvoie pas seulement au contexte orientaliste, celui de la découverte des inscriptions et des recherches laborieuses d'érudits qui, d'hypothèses en tâtonnements, ont fini par percer le secret des écritures et des langues, incitant du même coup à interpréter ces textes au-delà de leur signification immédiate. La traduction des inscriptions achéménides renvoie à un deuxième contexte, qui est celui politiquement agité de l'Iran moderne. Les usages politiques de l'archéologie dans la construction d'une identité nationale, ou ce qu'on appelle une « ethnogenèse », ne sont plus à démontrer :

Historically, archaeologists have helped underwrite many nationalist programs, according historical significance to visible material remains within a national territory. They are still playing this role throughout many areas of the world. Today, however, some are critically examining how archaeological data are manipulated for nationalist purposes, while others are celebrating the inevitable political nature of the discipline and promoting alternative indigenous reconstructions of the remote past. (Kohl 2001: 28)

Dans cet ordre d'idées, on a vu que les inscriptions achéménides sont invoquées pour justifier la désignation du Golfe Persique, pour revendiquer certaines îles qui s'y trouvent ou encore pour « prouver » que Cyrus Le Grand est un personnage du Coran. Dans un cadre plus général, la question était ici de savoir quelle pouvait être la fonction identitaire ou politique des travaux sur la période achéménide dans l'Iran moderne. L'intérêt marqué et institutionnellement visible pour l'Empire perse est apparu sous la brève dynastie des shahs Pahlavi. Ceux-ci ont activement soutenu les recherches archéologiques sur cette époque et lancé les premières traductions vers le persan moderne

des travaux orientalistes européens passés ou récents. Les motivations étaient clairement politiques, puisque les Pahlavi ont exploité les sources perses, au prix de quelques manipulations, pour se poser en continuateurs d'un lignage interrompu par les conquêtes si ce n'est d'un humanisme susceptible de renforcer leur image et leur influence sur la scène étrangère.

Pour des raisons également politiques, mais bien différentes, l'intérêt pour les Achéménides connaît une accélération sous le régime théocratique instauré par la Révolution islamique. Cet intérêt est manifeste dans le catalogue officiel de la Bibliothèque nationale et peut-être plus significativement dans celui des éditeurs privés soumis à la censure. Dans le contexte actuel de l'Iran, et contrairement à la période pré-révolutionnaire, il vient de la base au lieu d'être imposé par l'État ou son représentant suprême. Cela dit, comme les seules traductions des inscriptions qui existaient jusqu'alors étaient des traductions en langues étrangères, ce deuxième contexte est d'abord celui d'une *réappropriation culturelle*, aussi bien sous les Pahlavi que sous le régime des ayatollahs. C'est à ce titre que j'ai appelé « traduction retour » toute traduction d'ouvrage sur les Achéménides rédigé par des orientalistes étrangers, en élargissant la signification de ce terme (ordinairement réservé à la traduction didactique). En ce qui concerne les inscriptions – qui font partie intégrante des ouvrages portant plus généralement sur la période achéménide –, la traduction comme réappropriation culturelle est une opération paradoxale. Il s'agit d'une traduction interlinguistique, mais faite à partir de « traductions intermédiaires », celles des orientalistes européens qui se sont attachés à les déchiffrer et à les traduire dans leurs propres langues, à savoir l'allemand, l'anglais et le français dans la plupart des cas. Autrement dit, il s'agissait d'*extraductions* (Casanova 1999), c'est-à-dire de traductions exportées hors de leur lieu d'origine et à usage externe. Par opposition, les

retraductions en persan moderne sont la condition qui rend possible le rapatriement d'un patrimoine symbolique en permettant le « retour » au sens original de ces inscriptions millénaires encrypté dans des langues disparues. Cette réversion fait revivre les « lettres mortes » de ces textes cryptés en même temps qu'elle redonne voix aux héritiers actuels de la Perse achéménide contre ceux qui s'efforcent d'occulter le passé et les valeurs préislamiques.

J'ai essayé de montrer que dans l'Iran moderne les motivations politiques du mouvement de retraduction se sont déplacées. La dynastie autoproclamée des Pahlavi s'est servi de l'archéologie pour masquer son usurpation du pouvoir et accréditer l'idée d'une continuité dynastique que le long intermède islamique avait brisé. C'est le sens qu'on peut donner à des gestes fortement symboliques comme le choix du nom dynastique « Pahlavi » ou encore le rétablissement de l'ancien nom, « Âryân », du pays. En plus d'une quête de légitimité, le retour à l'ancienne Perse contribuait à remplir un objectif central des shahs, à savoir la modernisation du pays qu'ils faisaient reposer sur sa laïcisation. La valorisation de la période achéménide servait donc à consolider l'identité de la nation iranienne autour de son passé préislamique. Aujourd'hui c'est un segment intellectuel de la population qui semble y trouver un exutoire, peut-être moins pour contrer l'identité amputée qu'on voudrait lui imposer et davantage pour manifester, indirectement, son désir de démocratie face à un régime autoritaire. L'augmentation du nombre d'ouvrages concernant la période achéménide de la Perse accompagne une résurgence de l'affrontement entre deux courants politiques antagonistes. Du fait qu'il provient du milieu privé de l'édition, ce mouvement de traduction peut s'interpréter, dans le contexte actuel, comme un geste de résistance latente, mais désormais de nature politique plutôt qu'identitaire si on le met en parallèle avec l'opposition quotidienne et manifeste d'une fraction importante de la population

contre le régime en place. Depuis l'extérieur de l'Iran, la situation d'exil rend difficile l'accès aux documents et aux discours publics dont seule une analyse en profondeur permettrait de valider cette première approche des traductions d'ouvrages épigraphiques et archéologiques sur la Perse achéménide. Tel serait le prolongement logique de cette thèse.

Bibliographie

Bibliographie générale

- ABRAHAMIAN, Ervand (2008). *A History of Modern Iran*. Cambridge, Cambridge University Press.
- ADKINS, Lesley (2004). *Empires of the Plain. Henry Rawlinson and the Lost Language of Babylon*. New York, Thomas Dunne Books.
- AHMADI, Hamid (2008). « The Dilemma of National Interest in the Islamic Republic of Iran ». H. Katouzian (éd.), *Iran in the Twenty First Century*. New York, Routledge, 28-41.
- ARFA'I, Abdolmajid (1977). *Farman-e- Kuruš-e-Bozorg (La charte de Cyrus le Grand)*. L'Académie de la littérature et l'art de l'Iran, Téhéran.
- ĀRYANPOUR, Yahya (2006). *از صبا تا نیما: 150 سال تاریخ ادبیات فارسی (De Sabā à Nimā : histoire de 150 ans de la littérature persane)*. Tehran, Zavare, vol 3.
- BARTHOLOMAE, Christine (1901). *Grundrisse des iranischen Philologie*. Strasbourg, Trübner.
- BERGER, R (1970). « Der Kyrus-Zylinder mit dem Zusatzfragment BIN II Nr. 32 und die akkadischen Personennamen im Danielbuch » *ZA* 64, 1975, pp. 192-234.
- BOYCE, Mary (1968). « Zoroastrian Pahlavi Writings ». E. Yarshater (éd.), *The Cambridge History of Iran*. Cambridge, Cambridge University Press, 1166-1196.
- BRANDENSTEIN, Wilhelm & Manfred MAYRHOFER (1964). *Handbuch des Altpersischen*. Wiesbaden, Harrassowitz.
- BRIANT, Pierre (2005). *L'Archéologie de l'Empire achéménide : nouvelles recherches*. Paris, Édition de Boccard.
- (1996). *Histoire de l'Empire perse : de Cyrus à Alexandre*. Paris, Fayard.
- BURN, Andrew Robert (1968). « Persia and The Greeks ». I. Gershevitch (éd.), *The Cambridge History of Iran*. Cambridge, Cambridge University Press, 262-392.
- CARTER, Elizabeth & Mathew W. STOPLER (1984). *Elam. Survey of Political History and Archaeology*. Berkeley, University of California Press.
- CASANOVA, Pascal (1999). *La République mondiale des lettres*. Paris, Seuil.
- COOK, John Manuel (1968). « The Rise of the Achaemenid and Establishment of their Empire ». I. Gershevitch (éd.), *The Cambridge History of Iran*. Cambridge, Cambridge University Press, 200-292.

- DANDAMAEV, Mohammad A. (1989). *The Culture and Social Institutions of Ancient Iran*. Cambridge, Cambridge University Press.
- DANIELS, Peter T. (2005). « Philology ». *Encyclopedia of Linguistics*. London, Taylor & Francis Group, 824-6.
- EDGAR, Andrew (2006). *Habermas: The Key Concepts*. Londres/New York, Routledge.
- FREEMAN, Charles (2000). *The Greek Achievements*. London, Penguin.
- FRYE, Richard Nelson (1984). *The History of Ancient Iran*. Munich, C.H. Beck.
- GERSHEVITCH, Ilya (1968). « Anshan in The Median and Achaemenid Periods ». *The Cambridge History of Iran*. Cambridge, Cambridge University Press, 25-35.
- GIGNOUX, Philippe (1968). « Middle Persian Inscriptions ». E. Yarshater (éd.), *The Cambridge History of Iran*. Cambridge, Cambridge University Press, 1205-1215.
- HABERMAS, Jürgen (1975). *Legitimation Crisis*. Trans. Thomas McCarthy, Boston, Beacon Press.
- HARPER, Robert Francis (1904). *The Code of Hammurabi, King of Babylon about 2250 B. C.* The University of Chicago press, Chicago.
- HERZFELD, Ernest (1968). *The Persian Empire. Studies in Geography and Ethnology of the Ancient Near East*. Wiesbaden, Éditions F. Steiner.
- HEINZ, Walther (1969). *Altiranische Funde und Forschungen*. Berlin, de Gruyter.
- (1984). *Am Hofe des persischen Grosskönig*. Berlin, Edition Erdmann.
- JONES, Sir William (1771). *A Grammar of the Persian Language*, London, W. And J. Richardson.
- KENT, Ronald G. (1953). *Old Persian: Grammar, Texts, Lexicon*. New Haven, American Oriental Society.
- KHOMEINI, Ruhollah (1980). *Islam and Revolution: Writings and Declarations of Imam Khomeini*. Berkeley, Mizan Press.
- KOHL, Philip L. (2001). « Archaeology and Nationalism ». *Encyclopaedia of Nationalism*. London, Academic Press.
- KUHRT, Amélie(2007). *The Persian Empire: A Corpus of Sources of the Achaemenid Period*. London, Routledge.
- LECOQ, Pierre (1997). *Les Inscriptions de la Perse achéménide; traduit du vieux perse, de l'élamite, du babylonien et de l'araméen*. Paris, Gallimard, L'Aube des Peuples. Trans. Nazila Khalkhali, Tehran : Nashr-o-Pazhuhesh e Frazan Rooz & Iran Heritage, 2003.

- MALLOWAN, Max & Leonard Woolley (1976). *The Old Babylonian Period*. London, British Museum Publications.
- MARCHAND, Suzanne L. (2009). *German Empire in the Age of Empire: Religion, Race and Scholarship*. New York, Cambridge University Press.
- MOLAVI, Afshin (2002). *Persian Pilgrimage: Journeys Across Iran*. New York, Norton.
- MOSSOP, Brian (1983). « The Translator as Rapporteur: A concept for Training and Self-Improvement ». *Meta*, 28/3, 243-378.
- NIES, J.B. & C.E. Keiser (1932). *Historical, Religious and Economic Texts and Antiquities*. New Haven, Conn.
- NIFADOPOULOS, Christos G. (2005). « History of Linguistics: Overview ». *Encyclopaedia of Linguistics*. London, Taylor & Francis Group, 464-7.
- ORR, Robert (2005). « Indo-European 1: Overview ». *Encyclopaedia of Linguistics*. London, Taylor & Francis Group, 509-12.
- PALLIS, Frederik Dichmann (1956). *The Antiquity of Iraq. A Handbook of Assyriology*. London, Ams Press Inc.
- PIRNIA, Hassan (1942). *Tarikh e Iran e Bâstân*. Tehran, Amir Kabir.
- REINACH, Salomon (1907). *Manuel de philologie classique*. Paris, Librairie Hachette, v2.
- RIEDINGER, Edward A. (2005). « Jones, Sir William ». *Encyclopaedia of Linguistics*. London, Taylor & Francis Group, 565-7.
- ROBINSON, Andrew (1995). *The Story of Writing*. London, Thomas and Hudson.
- RUTKOWSKI, Pawel (2005). « Bopp, Franz ». *Encyclopaedia of Linguistics*. London, Taylor & Francis Group, 148-150.
- SCHMITT, Rudiger (2004). « Old Persian ». R. D. Woodard (éd.), *The Cambridge Encyclopaedia of the World's Ancient Languages*. Cambridge, Cambridge University Press, 546-590.
- SCHLEGEL, Friedrich von (1977). *Über die Sprache und Wiesheit der Indier: ein Beitrag zur Begründung der Altertumskunde*. Amsterdam, Benjamins.
- SCIOLINO, Elaine (2000). *Persian Mirrors. The Elusive Face of Iran*. New York, Free Press.
- SHUTTLEWORTH, Mark & Moira COWIE (1997). *Dictionary of Translation Studies*. Manchester, St. Jerome Publishing.
- STOPLER, Matthew W. (2005). « History of the Persian Empire ». J. Curtis & N. Tallis (éds.), *Forgotten Empire, The World Ancient Persia*. London, The British Museum Publications, 18-24.

- TAVAKOLI-TARGHI, Mohamad (2001). *Refashioning Iran. Orientalism, Occidentalism and Historiography*. New York, Palgrave.
- WALKER, Christopher B.F. (1987). *Cuneiform*. Berkeley, University of California Press.
- WEISSBACH, Franz H. (1911). *Keilinschriften der Achämeniden*. Leipzig, J.C. Hinrichs.
- WOKOECK, Ursula (2009). *German Orientalism, the study of the Middle East and Islam from 1800 to 1945*. London, Routledge.
- XÉNOPHON (1914). *Cyropedia*. Trans. Walter Miller. London, Heinemann.

Sources électroniques

- ARFA, Hassan (2010). « Reza Khan, Shah d'Iran ». *Encyclopédie Universalis en ligne*. <<http://www.universalis-edu.com.proxy.bib.uottawa.ca/encyclopedie/reza-khan/>> 12/2/2010.
- BLOCH, Raymond (2010). « Épigraphie ». *Encyclopédie Universalis en ligne*. <<http://www.universalis-edu.com.proxy.bib.uottawa.ca/encyclopedie/epigraphie/>> 25/6/2010.
- DANDAMAYEV, Mohammad A. (2010). « Cyrus vi. The Cyrus Cylinder ». *Encyclopedia Iranica online*. <<http://iranicaonline.org/articles/cyrus-iv>>. 10/06/2010.
- DASKYLEION. <<http://cat.une.edu.au/page/daskyleion>>. 1/12/2009.
- DUCHESNE-GUILLEMIN, Jacques (1985). « Anquetil-Duperron ». *Encyclopaedia Iranica online*. <<http://www.iranica.com/articles/anquetil-duperron-abraham>> 10/06/2010.
- EBADI, Shirin. « Lectures ». <http://nobelprize.org/nobel_prizes/peace/laureates/2003/ebadi.html>. 12/06/2010.
- EMERSON, John (1991). « Chardin, Sir John ». *Encyclopaedia Iranica online*. <<http://iranicaonline.org/articles/chardin-sir-john>> 08/09/2010.
- ETELA'AT NEWSPAPER. <<http://www.ettelaat.com/new/>> 15/05/2010.
- FERNÁNDEZ DURO, Cesareo (1904). *Comentarios de D. Garcia de Silva y Figueroa de la Emabaiada que de parte del Rey de Espana D. Felipe III hizo al Rey Xa Abad de Persia*. <<http://descargas.cervantesvirtual.com/servlet/SirveObras/06929441079503039647857/024538.pdf?incr=1>> 10/ 11/2009.
- FRANKLIN, Michael J. (2009). « Jones, William ». *Encyclopaedia Iranica online*. <<http://iranicaonline.org/articles/jones-sir-william>> 08/09/2010.
- HABERLAND, Detlef (2009). « Kaempfer, Engelbert ». *Encyclopaedia Iranica online*. <<http://iranica.com/articles/kaempfer-engelbert>> 04/07/2010.
- HUMBACH, Helmut (2010). « Epigraphy i. Old Persian and Middle Iranian Epigraphy ». *Encyclopaedia Iranica online*. <<http://iranicaonline.org/articles/epigraphy-i>> 12/08/2010.

- JONES, Sir William . « A Grammar of The Persian Language » 1771. Book.google. <http://books.google.ca/books?id=v70CAAAAMAAJ&dq=a+grammar+of+persian+language+by+william+jones&printsec=frontcover&source=bl&ots=_yHalcPuyS&sig=_kRHxSrdtiRKsXuK6c2lqywKEE&hl=en&ei=Z5MdS82UJZPIMZW66OMC&sa=X&oi=book_result&ct=result&resnum=1&ved=0CAgQ6AEwA>. 1/12/2009.
- KHOMEINY, Ruhollah (1980). *Le Testament politique et divin de Khomeiny*. <https://www.allmane.org/spip.php?page=imprimer_articulo&id_article=945> 1/12/2009.
- « LIVRE D'ESDRAS » *La Bible en ligne* 20 septembre 2009 <<http://www.info-bible.org/lsg/15.Esdras.html> > 15/12/2009.
- LORENZI, Rossella. « The Quest for Cambyses' Lost Army » *Discovery News*. <<http://news.discovery.com/archaeology/the-quest-for-cambyses-lost-army.html>>. 1/11/2009.
- MEILLET, Antoine. « Grammaire du vieux perse » J. Stor, *Trusted Archives for Sholarship*. <<http://www.jstor.org/pss/289631>>. 1/12/2009.
- MÉTAIS, Rafaël (2009). « L'orientalisme allemand au XIXème siècle : entre science et nationalisme ». *La Revue de Téhéran*. <<http://www.teheran.ir/spip.php?article1027>> 05/06/2010.
- MORADI QIAS ABADI, Reza. «The Translation of Cyrus Chart». <<http://ghiasabadi.com/manshur.html>> 05/06/2010.
- NIK-PENDAR, Morteza. rah-e Sabz (le chemin vert). <<http://www.rahesabz.net/story/3334/>>. 1/11/2009; 10/12/2009.
- ORIENTAL INSTITUTE OF THE UNIVERSITY OF CHICAGO, Persia. <<http://oi.uchicago.edu/research/projects/per/#Introduction>> 2/03/2007; 1/12/2009.
- RAZMJOU, Shahrokh « The Persian Translation of The Text of Cyrus Cylinder ». <http://www.britishmuseum.org/PDF/cyrus_cylinder_translation_persian_v2.pdf>. 12/12/2010.
- SCHMITT, Rüdiger (2001). « Germany iii. Iranian Studies in German : Pre-Islamic period ». *Encyclopaedia Iranica online*. <<http://iranicaonline.org/articles/germany-iii>> 1/10/2010.
- (1988). « Bartholomae Christian ». *Encyclopaedia Iranica online*. <<http://iranica.com/articles/bartholomae-christian-german>> 01/10/2010.
- SAPIRO, Gisèle (2007). « Pour une sociologie de la traduction: bilan et perspectives ». <<http://www.espace-se.org/fr/art-257.html>> 01/09/2010.

THE INTERNATIONAL COMMITTEE TO SAVE PASSARGARD.
<http://www.savepasargad.com/european_languages.htm>. 05/08/2010.

WILLIAMS, A.V. (2004). « Hyde, Thomas ». *Encyclopaedia Iranica online*.
<<http://iranicaonline.org/articles/hyde>> 15/07/2010.

Annexes

Annexe. Tableau généalogique des Achéménides

